



ACTE V, SCÈNE 13.

LES ENFANTS BLANCS,

DRAME EN CINQ ACTES.

par M. M. Mallefillle et d'Artigues,



REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'ODÉON. LE 28 NOVEMBRE 1841.

PERSONNAGES.

LE LORD LIEUTENANT d'Irlande.
LA DUCHESSE, sa femme.
MISS ANNAH, leur fille.
SIR PATRICK, secrétaire du lord
Lieutenant.
SIR O'NEIL, baronnet irlandais.
PADDOCK, Enfant Blanc.

ACTEURS.

M. CROCY.
M^{me} DARCEY.
M^{lle} LAURENCE.
M. BIGNON.
M. FILLON.
M. SENEZ.

PERSONNAGES.

DICK, surnommé Vieux-Diable (Old Nick).
JOHN, domestique de sir Patrick.
FLETCHER, paysan.
ENFANTS BLANCS (White Boys), paysans organisés en société secrète.
SOLDATS.

ACTEURS.

M. WORMAL.
M. EUGÈNE.
M. DESNOUËLLA.

En Irlande, 1839.

ACTE PREMIER.

Une chaumière dans les bois, aux environs de Dublin, au coucher du soleil.

SCÈNE PREMIÈRE.

PATRICK, FLETCHER.

FLETCHER ouvre à sir Patrick.

Mes respects à votre honneur!

PATRICK.

Eh bien! quelle nouvelle? Parle, le temps presse.

FLETCHER.

Hélas! mon Dieu!... n'êtes-vous donc pas satisfait de tout ce que je vous ai dit?

Je veux savoir tout ce qui se trame parmi les Enfants Blancs. Parle... que crains-tu?

FLETCHER.

Je n'ai déjà que trop parlé; le bon Dieu me punira terriblement de vous avoir livré les secrets de mes frères.

PATRICK.

Eh! mon pauvre Fletcher, ne t'inquiète donc pas tant de l'avenir, et pense un peu plus au présent. C'est à moi que tu as affaire maintenant; c'est

de moi que tu as tout à craindre ou à espérer : car, sans ma protection, tu aurais été pendu avec les autres Enfants Blancs qui avaient incendié le château de lord Kildare, dans le comté de Wicklow, où depuis tu serais mort de faim, comme tant d'autres, au milieu de la disette annuelle.

FLETCHER.

Ah ! mieux eût valu pour moi être pendu comme incendiaire à une potence infâme, ou mourir de faim sur quelque chemin désert, que de racheter ma vie par le parjure et la trahison. Le curé m'aurait donné l'absolution de mes péchés, et je ne me serais pas présenté sans espérance au tribunal du grand juge ; mais maintenant, mon Dieu !

PATRICK.

Mais fais donc attention...

FLETCHER, s'éloignant.

Laissez-moi, laissez-moi ! vous voulez me tromper pour l'autre vie, comme vous m'avez trompé pour celle-ci.

PATRICK.

Qu'est-ce à dire ? ne t'ai-je pas tenu parole ? ne t'ai-je pas tiré sain et sauf de cette affaire où tu devais laisser ta peau, drôle ? et depuis ne t'ai-je pas donné de l'argent, plus même qu'il n'avait été convenu ? Nous n'avons rien à nous reprocher : tu m'as bien servi, je t'ai bien payé.

FLETCHER.

Mais vous m'aviez promis de ne faire usage de mes révélations que pour le bien de tout le monde, et qu'après quelques exemples de sévérité vous termineriez toutes les misères de l'Irlande.

PATRICK.

Qui te dit que ce ne soit point là mon intention ?

FLETCHER.

Il y a une chose sûre, c'est que bien des pauvres gens ont été fusillés la nuit par les soldats, ou pendus en plein jour par le bourreau, et que ce sont mes avertissements qui en sont la cause ; et le bien que j'espérais finalement, pour me réconcilier avec le bon Dieu, n'arrive point. Je ne veux pas faire le fanfaron et dire que je ne tiens point à la vie ; pourtant il est bien certain que je n'aurais pas accepté vos conditions si j'avais su comment tout cela devait tourner.

PATRICK.

Rappelle-toi, mon bon ami, que je tiens ta vie entre mes mains, et ne me donne pas envie de la laisser tomber.

FLETCHER.

Il arrivera ce que Dieu voudra, votre honneur.

PATRICK.

Voyons, voyons, mon brave Fletcher, ne t'effarouche pas ainsi ; il y a moyen de nous entendre. Tiens seulement l'engagement que tu as pris avec moi pour aujourd'hui, et je te donne ma parole d'honneur qu'aujourd'hui même tout sera fini d'une manière ou d'une autre.

FLETCHER.

Ca qui est promis est promis ; et si vous m'assures que...

PATRICK.

Cela fait, je te rends ta parole ; désormais je n'aurai plus besoin de toi ; ce qui ne m'empêchera pas d'être toujours prêt à t'obliger, comme par le passé, et, qui mieux est, sans condition. J'espère que tu vas être heureux, la poche pleine et la conscience tranquille. (*Fletcher se calme peu à peu, et finit par faire quelques gestes d'assentiment.*) Dis-moi : c'est donc ici que les Enfants Blancs doivent tenir leur grande assemblée ?

FLETCHER.

Oui.

PATRICK.

Ce soir, à dix heures ?

FLETCHER.

Oui.

PATRICK.

Et tous les chefs y seront ?

FLETCHER.

Oui, et comme je vous l'ai annoncé, on parlera blanc, c'est-à-dire qu'on se servira des formules mystérieuses.

PATRICK.

Bien, je n'ai plus qu'un service à réclamer de toi : c'est de me cacher ici, comme nous en sommes convenus. Es-tu en mesure ?

FLETCHER.

Oui, j'ai tout préparé là dedans (*Il lui montra une sorte de grenier à foin sur la droite*) pour que l'on ne puisse ni vous voir ni vous entendre.

PATRICK.

A merveille. Maintenant tu es libre, mon bon Fletcher ; et pour adieu je te prie d'accepter cette bourse.

Il lui tend une bourse.

FLETCHER, la prenant.

Merci, votre honneur ; j'en emploierai une moitié à soulager les parents de ceux qui sont morts, et l'autre à faire dire des messes pour mon âme.

PATRICK.

Grand bien te fasse, mon ami ! Ne sont-ce pas eux que j'entends venir ?

FLETCHER.

Oui, je les reconnais au pas ; ce sont les terribles Enfants Blancs.

PATRICK, d part.

Je joue gros jeu ; mais qui ne risque rien... Et la fortune est une lâche courtisane qui ne cède qu'à la hardiesse. (*Haut.*) Allons, ouvre-moi cette porte.

FLETCHER, ouvrant la porte à droite.

Vite ! vite ! ils arrivent. (*Patrick sort à droite.*) Véritablement cet homme-là ne craint ni homme, ni Dieu, ni diable.

SCÈNE II.

FLETCHER, DICK, puis LES ENFANTS BLANCS.

DICK, entrant avec précaution.
Bonsoir, Fletcher.

FLETCHER, allant au devant de lui.
Bonsoir, Dick.

DICK, bas.

Quelle nuit !

FLETCHER, haut.

Nuit blanche.

DICK, haut aussi.

Le soleil se couche.

FLETCHER.

La lumière se lève.

DICK.

Tout est sombre.

FLETCHER.

Tout est blanc.

DICK.

Allumons. *(Fletcher met du bois dans la cheminée, Dick allume une petite lanterne sourde et la place sur le suet de la porte du fond. Arrivent aussitôt deux groupes de paysans, portant d'une main une lanterne allumée, de l'autre un couteau nu, et par-dessus leurs vêtements une chemise blanche. Dick s'adresse à celui qui marche en tête du premier groupe.)* Qui vive ?

LE PREMIER ENFANT BLANC.

Enfants Blancs.

DICK.

Pourquoi blancs ?

LE PREMIER ENFANT BLANC.

Nous sommes en deuil.

DICK.

De qui ?

LE PREMIER ENFANT BLANC.

De notre mère l'Irlande.

DICK.

Entrez, vous êtes de vrais frères. *(Le premier groupe entre. Au chef du deuxième groupe.)* Que portent les Enfants Blancs ?

LE DEUXIÈME ENFANT BLANC.

Lanterne et couteau.

DICK.

Pourquoi la lanterne ?

LE DEUXIÈME ENFANT BLANC.

Pour chercher des frères.

DICK.

Pourquoi le couteau ?

LE DEUXIÈME ENFANT BLANC.

Pour venger la mère.

Il entre suivi de son groupe.

DICK, fermant la porte.

Chacun...

TOUS.

Pour tous.

DICK.

Tous.

TOUS.

Pour chacun.

DICK.

Ensemble...

TOUS.

Toujours.

DICK.

Dieu vous entend.

Ainsi soit-il !

TOUS.

DICK.

Frères, vous savez que c'est surtout pour choisir un chef suprême à la sainte confrérie des Enfants Blancs que nous, chefs de paroisses, nous nous réunissons aujourd'hui. Un homme demande à s'unir à nos frères ; sa fortune, ses talents et son courage le rendent digne du commandement, voulez-vous l'admettre dans l'assemblée mystérieuse ?

LE PREMIER ENFANT BLANC.

Quel est cet homme ?

DICK.

Un bon catholique comme nous, un bon Irlandais comme nous.

LE PREMIER ENFANT BLANC.

Son nom ?

DICK.

Sir O'Neill de...

LE PREMIER ENFANT BLANC.

Qui répond de lui ?

DICK.

Moi. L'admettre-vous ?

TOUS.

Oui.

LE PREMIER ENFANT BLANC.

Ce n'est pas pour rien qu'on t'a surnommé la vieux diable. Sur ta garantie nous admettrions un ministre anglais.

DICK.

Fletcher, va dire au baronnet qu'il peut se présenter.

FLETCHER.

J'y vais.

Il sort par la porte du fond.

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins FLETCHER.

DICK.

Maintenant asseyons-nous et délibérons. Nous voilà dix chefs de paroisse, deux pour chaque province et deux pour Dublin ; c'est ce qu'il faut ; nous pouvons également informer sur le passé et décider pour l'avenir. Depuis la dernière assemblée a-t-on fait de nouveaux frères ?

TOUS.

Oui.

DICK.

Combien dans le Munster ?

LE DEUXIÈME ENFANT BLANC.

Treize cents.

DICK.

Dans l'Ulster ?

LE TROISIÈME ENFANT BLANC.

Cent soixante.

DICK.

Dans le Connaught ?

LE PREMIER ENFANT BLANC.

Six mille.

DICK.

Brave province, vraie Irlande ! En comptant ceux que nous avons embauchés dans le Leinster, cela nous fait à peu près huit mille hommes de renfort, et déjà notre association couvrirait l'île entière. Nous serions assez nombreux pour agir à force ouverte, et si nous avions un chef...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SIR O'NEIL, FLETCHER.

FLETCHER, entrant d'abord.

Le baronnet attend à la porte.

DICK.

En place. (Tous les Enfants Blancs s'asseyent près du foyer sur des fagots, Dick au milieu.) Ouvrez, Fletcher. (Fletcher fait un signe, O'Neil parait.) Quelles que soient vos intentions, avant de franchir ce seuil, jurez, par ce que vous avez de plus sacré, de ne jamais révéler, pour quelque raison que ce soit, rien de ce que vous aurez vu et entendu ici.

O'NEIL, de la porte.

Je le jure !

DICK.

Entrez maintenant. (O'Neil entre.) Vous êtes au milieu des chefs des Enfants Blancs.

O'NEIL.

Je le sais.

DICK.

Vous savez aussi ce qu'est notre association ?

O'NEIL.

Hélas ! on ne la connaît que trop pour l'honneur de l'Irlande.

DICK.

Pourquoi ce reproche ? n'avons-nous pas le droit de nous défendre contre l'étranger qui nous opprime sur la terre où nous sommes nés ?

O'NEIL.

Mais ce droit que nul ne vous conteste, par quels moyens le faites-vous valoir ? par l'incendie, la dévastation, le rapt et le meurtre. Vous brûlez les châteaux, les maisons, les cahanes ; vous bêchez les prairies ; vous fauchez les blés en herbe ; vous égorguez le bétail ; les enfants, les femmes enlevés par vous disparaissent à jamais. Enfin, ne sont-ce pas les Enfants Blancs qui envolent mystérieusement la mort au maître qui chasse un fermier, au paysan qui remplace le paysan chassé, au frère qui dénonce un frère ? Malheureuse la cause qui se défend par le crime ! malheureux les hommes qui ne laissent pas à leur misère la dignité de l'innocence !

DICK.

Ce serait donc impudemment que l'on ferait peser sur tout un peuple une oppression si vaste, si lourde, si longue ? Voilà trois cents ans, vous le savez bien, que cela dure sans interruption. Les conquérants sont entrés dans notre île, comme des

torrents dans une plaine, promenant avec eux le ravage et l'extermination ; ils ont tour à tour employé contre nous les soldats, les juges, les bourreaux, les législateurs ! C'était tantôt la hache d'Elisabeth, tantôt l'épée de Cromwell, tantôt les bills des Pitt, et toujours la confiscation, à ce point que les enfants de la verte Erin ne possèdent même plus la cendre de leurs toits incendiés et de leurs aïeux massacrés ! Aujourd'hui, quand nos enfants meurent de faim sur la paille, fante d'un morceau de pain, on vient encore nous arracher l'impôt pour les agents de l'Angleterre et la dîme pour les ministres de l'hérésie ! Et vous voulez nous dissuader de la vengeance ! Non, non : nous sommes deux races ennemies se faisant la guerre chacune à sa façon : voilà tout.

O'NEIL.

Le bon droit taché de sang n'est plus reconnaissable, et vous déshonorez vos douleurs par vos vengeances. Si cette patrie que vous aimez avec tant d'ardeur a besoin de sang pour sa délivrance, venez-en verser sur la poussière des champs de bataille et non plus dans la boue des carrefours. La liberté demande des combats, non des meurtres, et veut aux mains de ses défenseurs des étendards et non des torches, des épées et non des poignards.

DICK.

Eh ! donnez-nous les moyens de faire la grande guerre, nous renoncerons volontiers à l'autre.

O'NEIL.

Êtes-vous décidés ?

DICK.

A tout.

O'NEIL.

Combien êtes-vous ?

DICK.

Assez pour donner à chaque soldat dix adversaires. Ce ne sont pas les bras qui nous manquent, ce sont les têtes.

O'NEIL.

Vous me connaissez : quel que jeune encore, j'ai déjà fait la guerre ; je sors d'une race ancienne comme l'Irlande, et je possède la moitié d'un comté. Eh bien, ma fortune, mon influence, mon épée, tout est au service de la cause nationale.

DICK.

Il nous faut aussi des chefs secondaires.

O'NEIL.

Je suis allié à toute la noblesse catholique d'Irlande, et je puis vous promettre de bons officiers.

DICK.

Que tous ceux qui sont d'avis, comme moi, d'arborer l'étendard de la révolte, se lèvent comme moi. (Tous les Enfants Blancs se lèvent.) Que tous ceux qui sont d'avis, comme moi, de prendre pour chef sir O'Neil de Kilkenny, se découvrent comme moi. (Tous les Enfants Blancs se découvrent. Se retournant vers O'Neil.) Vos ordres, mon général ?

O'NEIL.

A genoux, frères ! une prière pour l'Irlande. (Ils

s'agenouillent tous.) Dieu puissant, protège tes enfants, car le jour de la grande épreuve est venu.

DICK, se relevant.

Où, il est enfin venu, compagnons, le jour qui doit payer trois siècles, le jour qui mettra notre vengeance au oiseau de notre haine, le jour qui noiera dans des flots de sang la trace de notre servitude ! Mort aux Anglais !

LES ENFANTS BLANCS.

Mort aux Anglais !

O'NEIL.

Où, mort à l'ennemi armé, mais paix à l'ennemi vaincu ! Soyons terribles dans le combat, mais cléments après.

DICK.

De la clémence, de la clémence pour des Anglais ! Non, non. Tout honnête homme doit payer ses dettes, et nous avons de vieux comptes à régler avec nos maîtres. N'est-ce pas, vous autres ?

TOUS.

Où, où.

O'NEIL.

Nous ne pouvons donc pas aller ensemble. Avant d'être Irlandais, je suis homme, et je ne servirai point ma patrie aux dépens de l'humanité.

DICK.

Vous nous abandonnez ?

O'NEIL.

Je n'entre point dans les luttes qui aboutissent aux massacres.

Un silence. O'Neil commence à s'éloigner, Dick s'entre-tient à voix basse avec les autres Enfants Blancs.

DICK.

Eh bien, écoutez. Comme nous ne voulons pas sacrifier à notre vengeance, si juste, si légitime qu'elle puisse être, les intérêts de notre pays, nous vous accordons la vie de tous nos ennemis quand ils seront vaincus, un seul excepté. Celui-là nous nous le réservons, et nous ne le céderons pas au bon Dieu lui-même, s'il nous le demandait.

O'NEIL.

Quel est-il ?

DICK.

C'est notre ennemi le plus cruel, le plus acharné, le plus implacable ; c'est l'œil qui espionne tous nos pas, l'oreille qui écoute toutes nos paroles, la main qui déjoue tous nos complots ; c'est la chaîne dont l'Angleterre nous garrotte, le marteau dont elle nous écrase, l'épée dont elle nous perce ; c'est l'homme ... Non, ce n'est point un homme, c'est le démon de l'Irlande, c'est le secrétaire du vice-roi, sir Patrick, que Dieu damne !

O'NEIL.

La colère trouble votre vue et vous fait voir des monstres là où il n'y a que des hommes.

DICK.

Est-ce la colère qui nous montre les pâles figures de nos frères aux soupiraux des prisons ? Ne

vougent-ils que dans notre imagination ces vaiseux qui emportent nos enfants d'un monde dans un autre ? Peut-être aussi c'est en rêve que nous entendons des gémissements se glisser, comme des bouffées de vent, sous la porte des chaumières, et les corps qui nous semblent se balancer aux potences ne sont que des fantômes ?

O'NEIL.

Il est vrai que sir Patrick gouverne rudement l'Irlande, et personne plus que moi ne désire renverser avec lui le système qu'il soutient. Marchons à lui, et s'il se présente, l'épée à la main, qu'il s'hisse sa destinée comme tous : mais ne souillons point notre victoire en punissant nos adversaires de leurs convictions.

DICK.

Des convictions, lui ! Il ne croit à rien, pas même à Dieu !

O'NEIL.

Je connais sir Patrick ; c'est un homme d'honneur.

DICK.

C'est un renégat. Fils de l'Irlande, il s'est fait l'instrument de la tyrannie étrangère. Dites-en ce que vous voudrez, sir O'Neil ; mais il nous faut son sang, et nous l'aurons. Notre dernier mot pour lui c'est : pendant on après la guerre, point de quartier !

O'NEIL.

Mon premier, comme mon dernier mot, c'est : après la guerre, point de sang !

DICK.

Ainsi vous sacrifiez au salut d'un homme celui d'une nation ?

O'NEIL.

La liberté du monde ne vaut pas un crime !

DICK.

Et pour sauver un scélérat, qui peut-être un jour sera de vous sa victime, vous renoncez à la gloire d'un si beau commandement et d'une si grande entreprise ?

O'NEIL.

Je n'achète pas la gloire au prix de l'honneur.

DICK.

Adieu donc, insensé ! et puisque vous ne savez pas agir, sachez vous taire.

O'NEIL.

Monsieur, la trahison ne marche pas avec le désintéressement. Adieu ! et que le ciel ait pitié de l'Irlande !

Il sort par la porte du fond.

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté O'NEIL.

LE PREMIER ENFANT BLANC.

Prenons garde, Dick, d'assumer sur notre tête une trop lourde responsabilité. Nous devrions peut-être rappeler ce jeune homme.

DICK.

Non. Il a dit son dernier mot, et nous avons dit le nôtre. Aussi bien, ce n'est point là l'homme qu'il nous faut. Avec ces consciences timorées, on peut

faire toutes sortes de bonnes œuvres, mais on ne fait point de révolutions.

LE PREMIER ENFANT BLANC.

Il nous faut pourtant un chef, et si ce n'est lui, qui peut l'être ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PATRICK, ouvrant la porte de droite-Moi.

TOUS.

Sir Patrick !

PATRICK.

Oui... sir, Patrick, le secrétaire du vice-roi, sir Patrick, le démon de l'Irlande.

DICK.

Et c'est toi qui viens te livrer à nous ?

PATRICK, tranquillement.

Pourquoi pas ?

DICK.

Eh bien ! merci... A mort !

Il prend un couteau.

TOUS LES ENFANTS BLANCS, prenant leurs couteaux.

A mort !

Ils s'élancent sur lui tous à la fois, Patrick ouvre son manteau et prend à sa ceinture une paire de pistolets.

PATRICK.

Le premier qui bouge est mort. Maître Fletcher, ayez la bonté d'ouvrir cette porte, et de nous dire ce que vous allez voir

FLETCHER.

Des soldats ! des soldats partout !

Dick s'approche à son tour de la porte et revient sans dire un mot.

PATRICK.

Je vous tiens tous, et je n'aurais qu'un mot à dire pour vous faire fusiller à l'instant. Mais rassurez-vous, ce n'est point pour cela que je suis venu. Je vous ai assez souvent prouvé que vous deviez me craindre ; je vais vous prouver que je ne vous crains point. (*A Fletcher.*) Toi, prends ce billet, et porte-le à l'officier qui commande cette troupe. (*L'arrêtant, et montrant la billet d tout le monde.*) Vous pouvez lire. Je lui ordonne de relâcher sir O'Neil, qu'il a sans doute arrêté, et de retourner avec son monde à Dublin. (*A Fletcher en lui donnant le billet.*) Va, et reviens. (*Fletcher sort.*) Quant à mes armes, les voici. (*Il les présente à tout le monde, personne n'osa les prendre.*) Allons, Dick, tu es le plus brave ; charge-toi de cela. (*Il donne ses pistolets à Dick.*) Vous vous regardez tous, étonnés et inquiets ; vous vous demandez ce que vient faire au milieu de vous cet homme dont tout à l'heure vous récapituliez les crimes et maudissiez le nom, n'est-il pas vrai ? Il me semble pourtant que je vous l'ai dit entrant ! Oui, je viens à vous parce que vous avez besoin d'un chef pour votre entreprise, et que le seul homme capable de la conduire c'est moi. M'avez-vous entendu cette fois et me comprenez-vous ? Non, je lis encore la stupeur sur tous les visages et le doute

dans tous les yeux. Écoutez-moi donc, écoutez-moi tous. (*Il s'assied sur la chaise et se tient quelque temps la tête dans les mains, puis la relevant.*) Il y a tantôt quarante ans que pour la dernière fois l'Irlande se souleva contre l'Angleterre, et retomba sanglante, vaincue, mutilée. Cependant un enfant naquit, sans fortune, sans famille et sans nom. On lui donna le nom du patron de l'Irlande, on lui fit une famille des autres orphelins de l'Irlande, on le nourrit avec les deniers de l'Irlande. Comme son intelligence dépassait son âge, on le fit étudier de bonne heure aux universités. A vingt ans c'était un homme instruit, habile et résolu. On espéra qu'il profiterait de ses talents pour se créer une fortune honorable et aller ensuite prendre place aux communes d'Angleterre parmi les défenseurs de l'Irlande. Le contraire arriva. Le jeune homme nourri et élevé par les bienfaits de l'Irlande, passa dans le camp de l'Angleterre. Il se fit son soldat, son ministre, son bourreau. Le reproche et l'injure ne lui manquèrent pas. Pour tout le monde ce fut un renégat, avide d'argent, d'honneurs et de sang ! Dieu merci ! le rôle fut assez bien joué pour tromper tout le monde.

DICK.

Pour tromper tout le monde ?

PATRICK.

Oui ; car personne de vous n'a encore deviné ma pensée, et je ne sais pas si personne la comprendra quand je vous l'aurai dite. Lorsque pour la première fois je promenai autour de moi des regards intelligents, que vis-je ? l'Irlande insensible à tout, n'ayant plus même la force de sonder ses plaies, couchée dans sa servitude, comme une morte dans sa tombe. A l'aspect de ce sommeil léthargique, mon cœur saigna de toutes parts ; car moi aussi je t'aimais, ô ma pauvre patrie ! je t'aimais de cet amour des orphelins qu'aucune affection ne vient partager ou distraire. Je voulais te réveiller, et me penchant, dans l'ombre, à ton oreille, je murmurai tout bas le mot de liberté. Tu ne m'entendis point, hélas ! ou plutôt ce fut un bonheur ; car tes gardiens avaient l'œil sur toi, et si tu eusses levé le bras on remuait les lèvres, ils t'auraient tuée. Que faire alors ? me résigner comme tant de lâches à ce qu'ils appellent la volonté de Dieu, ou conspirer avec tous, pauvres insensés, l'incendie de quelques mesures anglaises. (*Se levant avec violence.*) Non ! ce n'était ni un tel repos ni une telle vengeance qu'il me fallait, à moi ! mes pieds ne sont point faits pour marcher dans les routes vulgaires, et il n'y a que l'impossible qui suffise à mon courage. Je résolus donc de tenter à moi seul cette œuvre de régénération devant laquelle reculait un peuple. J'avais jugé d'un coup d'œil la situation de l'Irlande agonisante, et vu qu'elle ne pouvait être sauvée que par un héroïque remède. Fermant l'oreille aux cris du monde, et faisant taire ceux de mon cœur, je me mis hardiment à l'ouvrage. Médecin impitoyable dans mon dévouement, je plon-

geai et retournai le fer dans ces blessures que je voulais guérir. Réveillée par la douleur, l'Irlande reconnut qu'elle vivait en voyant couler son sang. Bientôt elle s'agita sourdement : j'éplai ses mouvements, attendant l'instant décisif. La voici enfin qui cherche un soutien pour se lever, et me voilà qui viens lui tendre la main ! Vous parliez tout à l'heure de votre amour pour le pays, de vos souffrances, de votre dévouement ; maintenant que vous me connaissez dites lequel a le plus aimé, a le plus souffert, s'est le plus dévoué, des patriotes ou du renégat.

DICK.

Ainsi c'est pour le bien que vous avez fait tant de mal ?

PATRICK.

Je ne pouvais vous faire marcher qu'en vous frappant toujours. Je sais comment traiter les hommes : aux masses épouvantées l'on ne rend le courage que par le désespoir, et la tyrannie peut seule mener des esclaves à la liberté. Voilà du moins ce que j'ai cru ; voilà ce que j'ai fait. Si je me suis trompé, si j'ai mal agi, punissez-moi ; vous n'avez maintenant à redouter ni mes soldats ni mes armes, et vous pouvez sans crainte percer ce cœur qui n'a jamais battu que pour l'Irlande.

DICK.

Ne vous irritez point de ce que je vais vous dire ; mais quel nous prouve que vous nous avez dit la vérité ?

PATRICK.

Quel intérêt ai-je à vous tromper ?

DICK.

Qui sait ? vous pourriez vouloir vous glisser parmi nous pour mieux nous perdre ensuite.

PATRICK.

Les hommes ne meurent pas deux fois, et si j'avais voulu me débarrasser de vous, je ne m'y serais pas pris cette fois autrement que les autres. Quand du rang de ministre, car le lord lieutenant n'en a que le titre et j'en ai le pouvoir, quand du rang de ministre descendant à celui de conspirateur, je viens compromettre au milieu de vous ma fortune et ma vie, c'est apparemment que j'y veux accomplir un projet auquel je tiens plus qu'à ma fortune et à ma vie.

DICK.

Ecoutez : je vais vous parler franchement au nom de tous mes compagnons. Vous êtes un homme rare pour le courage et l'intelligence, il y a longtemps que nous le savons, et nous aimerions mieux vous avoir pour ami que pour ennemi. Vous nous avez dit des choses étranges, et il est possible qu'au fond vous soyez pour l'Irlande ; mais après tout ce qui s'est passé, nous ne pourrions jamais nous fier à vous que sur de bonnes garanties.

PATRICK.

Quelque ma conduite et mes paroles fussent vous suffire, je ne me refuse pas de vous donner un nouveau gage, un irrecusable gage de ma sin-

cérité. Mais c'est à condition qu'une fois convaincus, vous remettrez en mes mains la destinée toute entière de l'Irlande et que vous m'obéirez, non comme à un chef, mais comme à un maître. Ce que je propose, l'acceptez-vous ?

LES ENFANTS BLANCS, après s'être consultés un instant.

Où.

PATRICK.

Où est Fletcher ?

FLETCHER, du fond.

Me voilà.

PATRICK.

Viens ici. (Fletcher avance avec hésitation.) Vous avez dû souvent vous étonner de l'exactitude avec laquelle je connaissais tous vos projets et tous vos actes. C'est que parmi vous il y avait un traître.

TOUS.

Un traître !

FLETCHER, avec terreur.

Mon Dieu !

PATRICK.

Un homme qui, une première fois pour sauver sa vie, ensuite pour de l'argent, m'a livré tous vos secrets.

TOUS.

Qui ? son nom ?

FLETCHER, à voix basse.

Sir Patrick !

PATRICK.

Ose dire que je mens, ose dire que ce n'est point à cette condition que je t'ai sauvé la vie il y a six mois ; que tu n'as pas reçu de moi dix guinées à la dernière assemblée des Enfants Blancs, quinze à la précédente, et aujourd'hui ma bourse !

Il saisit la bourse qui est dans la poche de Fletcher, et la jette dans l'assemblée.

LES ENFANTS BLANCS, brandissant leurs couteaux.
Mort au faux frère !

Patrick les contient du geste.

FLETCHER, reculant.

Grâce, grâce ! sir Patrick, vous m'aviez promis...

PATRICK.

Je t'avais promis que j'arrangerais tout pour le bien de l'Irlande et que je te récompenserais comme tu le méritais. Tu vois que je tiens toutes mes paroles.

Il entre dans la grenier, à la suite de Fletcher, qui s'y est sauvé à reculons.

FLETCHER, au dehors.

Seigneur, mon Dieu !

DICK.

Ainsi meurent tous les traîtres !

PATRICK, rentrant.

Maintenant si quelqu'un doute encore de moi, qu'il aille me dénoncer comme assassin.

DICK.

Nous sommes à vous.

PATRICK.

Tous ?

LES ENFANTS BLANCS.

Tous !

PATRICK.

Sans réserve et sans rémission ?

LES ENFANTS BLANCS.

Où.

PATRICK.

Ecoutez donc mes ordres. Vous n'avez point affaire à un sir O'Neil, et je ne vous demande point de miséricorde.

LES ENFANTS BLANCS, avec satisfaction.

Ah ! ah !

PATRICK.

Je vous abandonne tous les vaincus après la victoire.

NICK.

A la bonne heure !

PATRICK.

Ce que je vous demande, c'est de la patience. (*Murmure d'étonnement.*) Il me faut un an. (*Murmure de mécontentement.*) Que voulez-vous faire ? vous soulever brusquement, et marcher à la débânde, armés de fourches et de bâtons, contre des troupes disciplinées qui portent de belles balonnnettes et traînent de bons canons. C'est ce que vos pères ont fait bien des fois, et toutes les fois ils se sont fait écraser. Je ne suis pas venu ici pour vous laisser commettre des folies. J'ai besoin d'un an, et je veux bien vous dire pourquoi. Mylord due, le lord lieutenant, descend des anciens souverains de l'Irlande, et, quoique protestant, garde à ce pays une profonde affection. Mylady la duchesse est Irlandaise aussi et de plus catholique. Je veux les faire entrer dans notre conspiration en leur promettant la couronne. Si je réussis, vous voyez d'ici tous les résultats. Sinon, je profiterai de ma position pour endormir tous les soupçons, disséminer les troupes, dégarner les forts, en un mot pour désorganiser ou ruiner toutes les ressources de nos ennemis. Cela fait, et le moment venu, soyez tranquilles ! nous réparerons le temps perdu. Vous m'avez compris ?

NICK.

Où.

PATRICK.

Maintenant, emportez ce cadavre, et enterrez-le ; puis, quand vous aurez fini, vous viendrez prendre mes derniers ordres. Allez !

Les Enfants Blancs sortent.

SCÈNE VII.

PATRICK ; ensuite LA DUCHESSE.

PATRICK, seul, les regardant s'en aller.

Je les tiens tous ! voilà deux nations dans la balance, et c'est moi, qui, comme le dieu antique, pèse leurs destinées. Ici l'Irlande, là l'Angleterre : de quel côté pêcherai-je ? je suis le maître. O

Joies puissantes du triomphe ! ô sublime volupté de l'orgueil satisfait ! Doux sentiment de la force constatée ! c'est ainsi que j'avais rêvé... Le repos, allais-je dire ? le repos ? et je ne suis encore qu'à moitié de ma tâche ! Non ! tant qu'il reste quelque chose à faire, rien n'est fait. Les grandes difficultés sont vaincues, mais les petites sont encore à valancer. S'il y faut moins de force, il y faut plus d'adresse. Descendre des hauteurs de la politique aux bas fonds de l'intrigue ! ramper comme le serpent après avoir bondi comme le lion ! quel ennui ! quel dégoût ! Mais celui qui veut graver les rochers inaccessibles doit passer par tous les chemins et avancer de toutes les manières. Toute allure est bonne quand on gagne du terrain. En avant donc !

On frappe à la porte.

UNE VOIX, du dehors.

C'est bien ici la cabane du paysan Fletcher ?

PATRICK.

Où.

LA VOIX.

On nous a dit que sir Patrick devait y être.

PATRICK.

Que lui voulez-vous ?

LA VOIX.

Une dame désire lui parler pour affaires pressées.

PATRICK, ouvrant la porte, à part.

Qu'est-ce que cela ? (*Haut.*) Que cette dame veuille bien entrer. (*Entre la duchesse ; Patrick s'incline avec respect.*) Mylady duchesse ! permettez-moi, mylady, de mettre mes hommages aux pieds de votre grâce.

LA DUCHESSE.

Bonsoir, monsieur ; pouvez-vous m'accorder un moment d'entretien ?

PATRICK.

Je suis toujours aux ordres de votre grâce.

LA DUCHESSE.

Merci, monsieur. (*A son Chasseur, qui attend, le chapeau à la main, sur le seuil de la porte.*) Vincent, attendez-moi, mais ne vous éloignez pas.

Le Chasseur referme la porte.

PATRICK, baissant la main de la Duchesse.

Qu'avez-vous, chère Mathilde ? vous semblez bien agitée.

LA DUCHESSE.

C'est vrai, Patrick ; j'ai l'âme bouleversée, la tête perdue, et je suis venue vous chercher jusqu'ici pour implorer votre secours.

PATRICK.

De quoi s'agit-il donc ? de quel danger êtes-vous menacée ?

LA DUCHESSE.

Je viens de recevoir un courrier d'Angleterre, le duc arrive demain.

PATRICK.

Eh bien ?

LA DUCHESSE.

Vous ne devinez pas mes souffrances ?

PATRICK.

Du moins je ne me rends pas compte de ce qui les cause. Ne sommes-nous pas accoutumés à la présence du duc ? Je sais qu'elle nous sépare bien souvent et nous impose toujours une plus grande réserve : mais qu'importe les instants à ceux qui s'appartiennent pour la vie ? Le bonheur consiste moins à se dire que l'on s'aime qu'à savoir que l'on est aimé.

LA DUCHESSE.

Ce n'est pas cela... est-ce que vous n'avez jamais eu de remords, vous ?

PATRICK.

Je ne pense jamais qu'à vous, et quand vous êtes heureuse, je suis heureux.

LA DUCHESSE.

C'est qu'il me tue, moi, le remords ; le crime est lourd à porter, et j'y succombe à la fin. Pendant l'absence du duc, j'ai compté avec terreur tous les jours qui le rapprochaient de moi, et il arrive demain !... Demain il faudra que je me retrouve en face de lui, de ce noble vicillard que j'ai trahi, que je tuerai peut-être... car d'un jour à l'autre il peut tout savoir.

PATRICK.

Comment ?

LA DUCHESSE.

Une parole, un regard... il devinera... Que sais-je ?... on ne tremble point ainsi pour rien ; mon épouvante m'annonce un malheur, un malheur qu'elle amènera peut-être... (*Patrick fait un geste de doute.*) J'ai peur de moi, je vous le dis ; à force de souffrir, les pensées deviennent fixes et les chagrins insupportables. Je me connais, voyez-vous, et, dans quelque moment de désespoir, je serais capable d'aller m'accuser moi-même. Patrick, voulez-vous me sauver ?

PATRICK.

Moi ?

LA DUCHESSE.

Je vous ai bien aimé, Patrick, aimé au point de renoncer pour vous à la tranquillité, au devoir, presque à l'honneur, et je me suis dévouée à vous sans réserve et sans arrière-pensée.

PATRICK.

Je vous dois et la fortune et le bonheur, et vous pouvez compter sur ma reconnaissance autant que sur mon amour.

LA DUCHESSE.

Je sais que vous êtes bon et généreux, et j'ai besoin de me le rappeler pour oser vous dire ce que j'attends de vous ; car c'est le plus grand service que l'on puisse demander à un homme de cœur. Si vous exaucez ma prière, non-seulement je vous croirai acquitté d'un seul coup avec moi, mais encore je me reconnaitrai votre obligée pour toujours.

PATRICK.

Parlez.

LA DUCHESSE.

Il faut nous séparer.

PATRICK.

Nous séparer !

LA DUCHESSE.

Croyez que j'en souffrirai autant que vous : vous éloigner de moi, c'est me condamner aux larmes. Mais il le faut ; mon bonheur, ma vie, mon salut sont à ce prix. Quittez-nous pour jamais, abandonnez l'Irlande ; vos talents vous feront en Angleterre, comme ici, plus qu'ici peut-être, une destinée digne de vous, et, si notre appui peut vous y être utile, il ne vous manquera pas plus que l'amitié de celle que vous aurez sauvée.

PATRICK.

Mathilde, vous ne pensez pas à ce que vous me demandez là. Me séparer de vous, renoncer à vous !... Mais je n'ai pas de mère et je n'ai plus de patrie ; je n'ai que vous au monde ; vous êtes tout mon bonheur, toute mon espérance !... Sans vous que ferais-je sur la terre ?... Non, ne soyez pas impitoyable ! laissez-moi rester près de vous ! (*La Duchesse fait un mouvement de désespoir.*) Eh bien, je renoncerais à cet amour qui m'enlèverait et qui vous épouvante. Vous n'entendrez plus sortir de ma bouche une parole qui puisse faire battre votre cœur ; mes yeux n'auront pas un regard que les vôtres puissent redouter. Tout ce que je vous demande, c'est de me laisser respirer l'air que vous respirez, et haïsser la poussière que vous aurez foulée. Pour moi, la vie ainsi ne sera plus heureuse, mais du moins elle sera encore possible.

LA DUCHESSE.

Pas même cela ! pas même cela !... l'expiation ne serait pas assez sévère, et puis... Ah ! ne parlons plus de cela, Patrick, et promettez-moi de faire ce que je vous demande.

PATRICK.

Si vous voulez que j'aie tout dévouement, ayez toute confiance.

LA DUCHESSE.

Vous comprendrez toute ma réserve quand vous saurez qu'il s'agit de ma fille.

PATRICK.

Miss Annah ?

LA DUCHESSE.

Lorsque nous nous sommes aimés pour la première fois, ce n'était encore qu'une enfant ; maintenant c'est une jeune fille, belle et pure, et aussi, pour son malheur peut-être, intelligente et tendre. Annah, l'objet de toute mon admiration, de toute ma tendresse, et en même temps de toutes mes inquiétudes ; car si je devais un jour lire le mépris dans les yeux de ma fille, certainement j'en mourrais !... et ce n'est pas tout : une femme jeune et exaltée ne pourra pas vivre impunément près d'un homme tel que vous, Patrick ! elle qui ne sait rien, qui ne soupçonne rien, la pauvre enfant !... elle pourrait vous aimer, et déjà peut-être...

Vous croyez !

PATRICK.

LA DUCHESSE.

Non ! non ! je m'égare, et Dieu n'a pu le permettre !... Mais vous voyez maintenant qu'il faut vous éloigner pour jamais, et à l'instant même.

PATRICK.

Chère mylady, bien que je ne partage point vos craintes, le motif en est tellement grave, que je dois le respecter et m'y soumettre... Je partirai ; beureux, dans mon malheur, d'emporter à la fois la consolation de vous avoir prouvé tout mon amour, et l'espérance de laisser dans votre cœur un souvenir...

LA DUCHESSE.

Ineffaçable !

PATRICK.

J'entends arriver des hommes qui ne doivent point vous voir ici... Adieu, chère mylady ; à l'arrivée du duc, vous me verrez pour la dernière fois.

LA DUCHESSE.

Merci et adieu !... (*Patrick fait un mouvement pour la retenir.*) Ne me retenez pas, ne me parlez pas, vous m'ôtiez mon courage... Ah ! ma fille !... Adieu, Patrick !

Elle sort par le fond en pleurant.

SCÈNE VIII.

PATRICK, DICK, LES ENFANTS BLANC, *rentrant par la droite.*

DICK.

La besogne est faite ; nous venons prendre vos derniers ordres.

PATRICK, *après avoir réfléchi un instant.*

Dick ! (*Il le prend à part.*) Je te crois résolu.

DICK.

Et moi aussi.

PATRICK.

Et tu es prêt à tout tenter pour la cause ?

DICK.

Tout.

PATRICK.

Bien ! La vice-reine sort d'ici ; elle s'oppose à l'accomplissement de tous nos projets. Prends avec toi trois hommes déterminés ; tu l'enlèveras avec le moins de bruit et de violence possible, et tu l'emmèneras dans un endroit où personne ne puisse la découvrir ; dans le fond du Connaught par exemple, ou dans une des îles de l'Ouest ; aussitôt que vous serez fixés, tu me feras connaître par un homme sûr votre résidence. Ne laisse pénétrer personne près d'elle, sous quelque prétexte que ce soit. Du reste, les plus grands égards et les meilleurs traitements. Voici deux cents livres sterling ; dans peu tu en recevras d'autres. Aie soin de laisser ici près quelque vêtement de mylady déchiré et ensanglanté, qui puisse faire croire à sa mort... Est-ce dit ?

DICK.

C'est dit et ce sera fait.

PATRICK, *haut.*

Maintenant voici mes ordres pour tout le monde : D'ici à un an, pas un meurtre, pas un vol, pas un bruit. Il faut que l'Irlande paraisse calmée jusque dans ses dernières profondeurs, afin que nos ennemis s'endorment tranquillement sur la bouche du volcan et ne se réveillent qu'en l'air.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon dans le palais du vice-roi, à Dublin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, PATRICK.

LE DUC.

Pauvre Matilde !... J'ai tort sans doute de revenir sans cesse sur ce douloureux sujet... Mais comment se fait-il que vous, dont la police est si bien faite, vous qui savez tout, vous n'avez pas encore pu découvrir les auteurs de ce meurtre abominable ?

PATRICK.

Tous mes efforts ont été inutiles.

LE DUC.

Aux portes de Dublin, à quelques pas de sa voiture, assassinée, disparue, sans qu'on n'en ait pu retrouver d'autres traces que des vêtements

ensanglantés... Si quelque chose pouvait égaler l'horreur de ce crime, c'en serait l'audace. Tenez, mon ami, ne vous blessez pas de l'avoir que je vais vous faire ; mais, à votre embarras quand nous parlions de cela, à mille autres petites circonstances que je ne pourrais vous rappeler, à certains pressentiments inexplicables, j'en conviens, j'ai toujours cru que vous saviez plus que vous ne vouliez en dire.

PATRICK.

Ah ! mylord ! si je savais quelque chose, pour quoi le tairais-je ?... Non, tout ce que j'ai pu découvrir, c'est que les Enfants Blancs étaient mêlés à cette horrible affaire. Mais jusqu'à présent, sur les individus et les circonstances, rien !...

LE DUC.

Un fait singulier, c'est que depuis ce jour fatal on n'entend plus parler d'aucun trouble, d'aucune violence. Les incendies ont cessé en même temps que les vols, et, chose inouïe, on paye presque partout l'impôt sans résistance.

PATRICK.

Depuis quelques jours je n'ai pas eu l'honneur de voir l'aimable miss Annah. Comment se porte-t-elle, mylord ?

LE DUC.

Bien, bien; je vous suis obligé.

PATRICK.

Toujours belle, toujours aimable ! C'est une noble fleur, mylord, qui fait honneur à la noble souche dont elle sort.

LE DUC.

Oui, oui, c'est une douce compensation dont je dois remercier Dieu ; elle me rappelle sa mère, belle comme elle, bonne comme elle.

PATRICK.

Espérons qu'elle sera plus heureuse.

LE DUC.

Je ferai du moins tout ce qui dépendra de moi pour son bonheur ; et déjà j'ai commencé.

PATRICK.

Sans doute ; jamais père n'environna son enfant de soins plus tendres, d'une affection plus délicate.

LE DUC.

Vous ne savez pas tout.

PATRICK.

Ah !

LE DUC.

L'affaire la plus importante pour une femme, celle qui décide de sa vie, c'est le choix d'un époux... Eh bien, je crois lui en avoir trouvé un tout à fait digne d'elle ; c'est un des hommes les meilleurs que je connaisse ; c'est votre ami, le très-honorable sir O'Neil.

PATRICK, vivement.

Sir O'Neil de Kilkenny ?

LE DUC.

Oui ; qu'avez-vous ?

PATRICK.

Ce que j'ai... moi ? rien.

LE DUC.

En m'entendant prononcer ce nom, vous avez changé de visage.

PATRICK.

Sir O'Neil vous a demandé la main de miss Annah ?

LE DUC.

Oui.

PATRICK

vous la lui avez promise peut-être ?

LE DUC.

Sauf la consentement de ma fille.

PATRICK.

L'aime-t-elle ?

LE DUC.

Je ne le sais pas encore.

PATRICK.

Rien n'est perdu.

LE DUC.

Au nom du ciel, Patrick, que voulez-vous dire ?

PATRICK.

Rien maintenant ; peut-être plus tard les circonstances me forceront-elles à m'expliquer ; j'attendrai l'événement.

LE DUC.

Vous venez d'éveiller dans mon cœur, dans le cœur d'un père, des doutes que vous devez éclaircir, des inquiétudes que vous devez fixer ; j'ai le courage de tout entendre, ayez le courage de tout dire.

PATRICK.

Ce serait m'imposer une tâche bien pénible, mylord, et je voudrais pour beaucoup ne pas être obligé de rompre le silence que j'ai longtemps gardé ; cependant, si vous l'exigez...

LE DUC.

Je vous supplie, au nom de notre amitié, et au nom de l'honneur, je vous somme de vous expliquer !

PATRICK.

Je n'ai pas le droit d'hésiter entre mon bienfaiteur et un homme qui n'est plus mon ami, car je dois avouer qu'il l'était. Je le croyais bon, sincère, désintéressé, surtout désintéressé ! O masque trompeur du visage humain ! il m'en coûterait trop de laisser parler mon cœur, et je ne vous rappellerai que les faits, mylord ; vous en croirez ce que bon vous semblera, et vous agirez selon votre convenance. Pour moi, j'aurai fait mon devoir, un triste devoir, en vous avertissant.

LE DUC.

Ne me cachez rien, Patrick.

PATRICK.

Votre grâce se rappelle-t-elle qu'il y a un an à peu près, sir O'Neil fit pressentir son intention de demander par la suite la main de miss Annah ?

LE DUC.

Oui ; quoique je ne me sois point prononcé, je dois dire que j'en fus charmé. Je regardais, et rien encore ne m'empêcha de regarder sir O'Neil comme un parti en tout point convenable pour ma fille.

PATRICK.

Votre grâce se rappelle-t-elle que mylady la vice-reine se montra fort opposée à ce projet ?

LE DUC.

Oui ; mais, malgré tous mes efforts, je ne pus obtenir d'elle les raisons de sa répugnance.

PATRICK.

Toujours est-il qu'elle existait, et toutes les tentatives de sir O'Neil pour la vaincre furent vaines. Quelque temps après cela, pendant le voyage que votre grâce fit en Angleterre, j'acquis la certitude que sir O'Neil était affilié à la société des Enfants Blancs.

LE DUC.

Affilié aux Enfants Blancs !

PATRICK.

Oui, mylord, et je dois vous demander pardon pour la faiblesse que j'ai eue si longtemps de vous cacher cet attentat. Je croyais alors qu'il était le résultat de convictions erronées, mais généreuses... Nous eûmes à pleurer mylady; dans les recherches faites sur son assassinat, j'ai découvert... Le souvenir d'une ancienne et vive amitié m'a longtemps arrêté, et peut-être, malgré les reproches de ma conscience, n'eussé-je jamais parlé, si je n'avais vu miss Annah, votre fille unique, mylord, sur le point de devenir peut-être à la fois le prix et la victime d'un épouvantable forfait.

LE DUC.

Continuez, continuez, monsieur!

PATRICK.

Le soir où mylady fut assassinée, à dix pas de là, à sept heures, dans la cabane du paysan Fletcher, assassiné aussi, il y eut une réunion des Enfants Blancs; sir O'Neil y assistait.

LE DUC.

Serait-il vrai!

PATRICK.

Il a été arrêté, puis relâché par l'officier de la compagnie que j'avais emmenée avec moi dans le bois.

LE DUC.

Mon Dieu!

PATRICK.

Je ne dis pas que ce soit lui qui ait commis le crime, et je ne le crois pas; mais ces bandits n'avaient aucun intérêt à le commettre, puisqu'il ne pouvait qu'appeler sur eux des poursuites presque inévitables et des vengeance terribles. Quant à cet homme, je n'ai point de preuves concluantes, et je ne prétends pas lire dans les âmes. Mais enfin, la duchesse morte, rien ne s'opposait plus à la réalisation de ses projets. Votre fille est un des plus beaux partis de l'Angletterre, mylord, et vous reveniez le lendemain.

LE DUC.

Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez là, monsieur?

PATRICK.

Mylord, je n'ai rien avancé que deux faits, l'affiliation de sir O'Neil à la société des Enfants Blancs, et sa présence parmi eux au moment de l'assassinat. Quant au reste, je n'ai émis que des conjectures que je suis prêt à retirer.

LE DUC.

C'est que ce serait bien horrible!

PATRICK.

Pour les deux faits énoncés, j'ai les preuves à votre disposition; mais allons plus loin; faites ce que je n'ai jamais voulu, ce que je n'ai jamais osé faire; interrogez vous-même sir O'Neil brusquement, au moment où il s'y attendra le moins, et voyez ce qu'il répondra.

LE DUC.

Vous avez raison, et je veux à l'instant...

L'HUISSIER, entrant.

Sir O'Neil sollicite l'honneur d'entretenir sa Grâce.

LE DUC.

Lui! qu'il entre!

PATRICK, d l'Huissier.

Attendez... contenez-vous, mylord; vous n'êtes plus maître de vous.

LE DUC.

Si, si; rien ne me prouve encore que cet homme soit coupable. Mais s'il l'est, il faut avouer, Patrick, que ce sera infâme. Il n'y a pas sur la terre de bâtiment assez terrible pour un tel crime. Il faudra sur-le-champ le faire arrêter, juger, exécuter, entendez-vous?

PATRICK.

Votre grâce veut-elle me permettre un conseil?

LE DUC.

Dites... Pauvre Matbilde!

PATRICK.

On sait qu'il a été question de mariage entre lui et miss Annah, et l'horrible éclat d'un jugement serait peut-être aussi funeste à l'un qu'à l'autre. Vous connaissez le monde. D'ailleurs le crime peut se supposer, mais non se prouver; prenez garde!

LE DUC.

Laisser impuni un pareil attentat!

PATRICK.

Si vous m'en croyez, vous démasquerez le misérable, seul à seul, et vous le chasserez. Son danger vous répond de son silence; et d'ailleurs moi, dont il ne se défiera point, si vous avez la sage précaution de ne point lui parler de moi, j'aurai l'œil sur toutes ses démarches, et je pourrai vous en répondre.

LE DUC.

Vous avez raison, mon ami, mon seul ami, et je m'efforcerais de suivre vos conseils.

PATRICK, d l'Huissier, qui est resté au fond.

Maintenant faites entrer. Je vous laisse, mylord. Du calme, et comptez sur moi.

Le Duc se cache le visage d'une main, Patrick lui baise l'autre et sort.

LE DUC, seul.

L'homme que j'estimais le plus au monde, dont je voulais faire l'époux de ma fille, lui, l'assassin de ma femme!... oh! cela n'est pas possible.

SCÈNE II.

LE DUC, SIR O'NEIL.

O'NEIL.

Bonjour, mylord; j'espère que votre santé continue à être bonne?

LE DUC.

Sir O'Neil, donnez-moi votre parole d'honneur que vous n'avez jamais eu aucun rapport avec les Enfants Blancs.

O'NEIL, avec hésitation.

Mylord, je ne puis jurer cela.

LE DUC.

Vous hésitez, sir O'Neil... Sir O'Neil, donnez-moi

voire parole d'honneur que, le jour de la mort de la duchesse, vous n'avez point passé la soirée avec les Enfants Blancs, qui l'ont assassinée.

O'NEIL.

Je ne puis jurer cela, mylord.

LE DUC.

Traître !

O'NEIL.

Que dites-vous ?

LE DUC.

Je dis que vous êtes affilié à l'abominable association des Enfants Blancs ; je dis que vous avez passé la soirée dans la cabane du paysan Fletcher, avec les Enfants Blancs, qui ont assassiné ma femme, la mère de miss Annah, monsieur !... et j'ajoute que c'est vous qui l'avez fait assassiner, parce qu'elle s'opposait à un mariage qui eût fait de vous un des plus riches et des plus puissants seigneurs des trois royaumes, misérable !

O'NEIL.

Ah ! mylord !

LE DUC.

Il n'est plus temps de nier maintenant ; vous vous êtes trahi, et j'étais bien informé ; vous êtes l'homme... Ah ! je ne peux pas vous dire ce que je pense de vous ; seulement, estimez-vous heureux que je ne vous envoie pas à l'échafaud... Maintenant partez, partez pour jamais. Loin de moi, assassin, loin de moi !

Il sort par la droite.

SCENE III.

O'NEIL, puis PATRICK.

O'NEIL.

Est-ce un rêve ? moi accusé d'un crime, moi assassin, assassin de la duchesse ! O Annah ! qu'allez-vous penser lorsque votre père vous dira que c'est moi qui ai tué votre mère ?.. Oh ! elle ne le croira pas ; elle me connaît, elle ; elle sait bien que je n'ai jamais forfait, que je ne forcerai jamais à l'honneur... Ah ! si j'étais certain qu'elle m'aimât ! Une femme ne doute jamais de l'homme qu'elle aime ; mais je ne sais pas si elle m'aime. Allons ! il faut que je me justifie à l'instant à tout prix... Mais comment ? toutes les apparences m'accusent ; j'ai été en relation avec les meurtriers, j'ai passé avec eux l'heure qui a précédé le meurtre, et mon serment me défend de dire ce que j'ai fait et ce que j'ai vu ; tout est contre moi, même ma loyauté... O mon Dieu ! comment punissez-vous donc le crime, vous qui frappez ainsi l'innocence ? et que se cache-t-il au fond des existences impures, lorsqu'au fond d'une vie sans tache on trouve le désespoir ?

Entre Patrick par le fond.

PATRICK, d part.

Le duc ne m'a point nommé ; tout va bien. (Haut.) Bonjour, mon cher O'Neil.

O'NEIL.

Vous ne savez donc pas ce qui m'arrive, Patrick ?

PATRICK.

Si, et c'est pour cela que je viens à vous.

O'NEIL.

Vous n'avez pas douté de moi ?

PATRICK.

Pas un instant.

O'NEIL.

Ah ! voilà un véritable ami. (Il lui serre la main.) Je suis au désespoir ; que faut-il faire ?

PATRICK.

Vous justifier à tout prix.

O'NEIL.

Comment ?

PATRICK.

Le duc m'a parlé des Enfants Blancs auxquels vous seriez affilié, d'une réunion à laquelle vous auriez assisté le jour du fatal événement. Je sais que vous ne pouvez être, en cette occasion ni en aucune, leur complice pour un crime ; mais, si vous savez quelque chose sur eux, il faut le dire, et nous aider ainsi à la découverte des vrais meurtriers.

O'NEIL.

C'est impossible.

PATRICK.

Que craignez-vous ? vous saurez bien vous mettre à l'abri de leur vengeance.

O'NEIL.

Je ne crains ni eux ni personne ; mais quand on a fait un serment, rien ne doit empêcher de le tenir ; je ne manquerai pas à l'honneur, même en face de la mort, même en face de l'infamie.

PATRICK.

Hélas ! mon ami, il ne vous reste donc que deux ressources : il faut vous résigner...

O'NEIL.

A la honte ?

PATRICK.

Non : le duc, dans l'intérêt même de sa fille, à laquelle on sait qu'il voulait vous unir, tiendra ses soupçons secrets.

O'NEIL.

Il y aurait au monde un homme qui se croirait le droit de me mépriser ? Jamais. L'autre ressource ?

PATRICK.

Je n'ose vous la dire.

O'NEIL.

C'est de me tuer, n'est-ce pas ? J'y avais déjà pensé ; mais ma mort changerait le soupçon en certitude. Non, non ; il faut que je trouve l'assassin et que je l'amène ici.

PATRICK.

Je vois avec joie que vous ne vous laissez pas abattre par le malheur. Mais, il faut vous l'avouer, je crains bien que vos recherches ne soient inutiles : toutes les nôtres, malgré les immenses ressources que nous donne le pouvoir, ont échoué contre l'habileté de ces scélérats.

O'NEIL.

C'est que votre honneur, à vous, votre amour, votre vie toute entière ne dépendaient pas d'un succès. Si je ne réussissais pas, il ne me resterait rien, pas même la ressource du suicide, pensez-y. Je dois triompher dans une entreprise où j'apporterai la conscience du bon droit et la courage du désespoir. Si je ne viens pas à bout de mon dessein, c'est que la fortune aura cessé de sourire à l'audace, et Dieu de protéger l'innocence.

PATRICK.

A la bonne heure, ami! votre espérance est de bon augure, et je crois en ceux qui croient en eux-mêmes. Mettez-moi au courant de toutes vos démarches, et croyez que mon appui ne vous manquera pas plus que ma sympathie. En avant maintenant, et ne vous arrêtez qu'au but.

O'NEIL.

Vous avez raison, Patrick, il faut agir, agir promptement, agir sans cesse. Adieu! Quand je reviendrai ici, miss Annah pourra me regarder sans haine, et vous pourrez mettre sans rougir votre main dans la mienne. Au revoir, ami, et que Dieu me protège!

Il serre la main à Patrick et sort.

PATRICK.

Pauvre fou! le voilà parti, je reste maître du terrain. Lorsqu'il reviendra, s'il revient, il sera trop tard. Par où commencerai-je maintenant? Par la défense d'abord. Quand on a assuré sa base d'opération, on peut attaquer sans crainte. Ainsi à Dick. (*Il se met à la table et écrit.*) « Sir » O'Neil nous trahit et vous cherche. Défiez-vous-en, et au besoin débarrassez-vous-en; pour le reste, continuez. » (*Il ferme la lettre.*) Le baronnet a raison, il faut agir sans cesse.

Miss Annah entre à gauche, en grand deuil.

SCÈNE IV.

PATRICK, MISS ANNAH.

PATRICK, à part.

Miss Annah! elle paraît triste. (*Haut.*) Miss Annah, daignez accepter l'hommage de mon respect.

ANNAH, tressaillant.

Ah! sir Patrick! Bonjour, monsieur.

PATRICK.

Je suis heureux de m'être rencontré sur votre passage, car vous allez sans doute, suivant votre habitude de tous les matins, présenter vos devoirs à sa Grâce.

ANNAH.

Oui, monsieur, je vais embrasser mylord mon père.

PATRICK.

Pardon, je vous ai retenue trop longtemps. Mais vous m'avez semblé préoccupée; et, si je ne craignais d'être indiscret, je dirais tristement préoccupée.

ANNAH.

Je pense à ma mère, monsieur.

PATRICK.

Je conçois qu'une perte pareille laisse d'éternels regrets; heureusement, si le passé est irréparable pour vous, l'avenir est beau: on ne vous fera jamais oublier votre mère, mais on pourra la remplacer.

ANNAH.

Personne ne m'aimera comme elle.

PATRICK.

On ne vous aimera pas comme elle, mais plus qu'elle peut-être.

ANNAH.

Qui donc?

PATRICK.

L'homme à jamais heureux que vous choisirez pour votre époux.

ANNAH.

Peut-être auriez-vous raison, si.... je pouvais choisir.

PATRICK.

Ce n'est donc pas vous qui avez désiré ce mariage?

ANNAH.

Avec?...

PATRICK.

Sir O'Neil.

ANNAH.

Si mon père l'ordonne, je suis prête à lui obéir.

PATRICK.

Ce n'était que de l'obéissance! Ah! Dieu soit loué! et moi qui craignais d'avoir un malheur à vous apprendre.

ANNAH.

Que voulez-vous dire?

PATRICK.

Tout est irrévocablement rompu.

ANNAH, avec joie.

Je suis libre?

PATRICK.

Oui; mais tenez-vous donc tant à la liberté? vous ne savez pas encore que la liberté c'est l'isolement.

ANNAH.

Ce n'est pas à cela que je pense; mais je ne suis pas sûre d'aimer l'homme auquel on voudra m'unir, et ma mère m'a dit qu'il n'y avait pas de bonheur à espérer d'une union qui n'avait pas été formée sous les auspices du cœur.

PATRICK.

Ohi sans doute, c'est là un grand malheur d'être lié par la loi quand-on ne l'est point par la sympathie. Mais il est un malheur plus grand encore, croyez-moi; c'est d'aimer, d'aimer de toutes les forces de son âme, et pour toujours, un être sans pareil, l'idéal de tous vos rêves, et de savoir que cette femme ne pourra, ne voudra jamais vous appartenir, et que peut-être elle-même ne soupçonnera rien de tous vos desirs et de tous vos tourments.

Que dit-il?
ANNAB, *d part.*

PATRICK.
N'avoir entrevu qu'une espérance dans le sombre horizon de sa vie, en avoir fait l'aliment de toutes ses pensées, le mobile de toutes ses actions, le but de tous ses efforts, et, après l'avoir longtemps et assidûment poursuivie, la voir s'évanouir tout à coup et pour jamais. Voilà ma destinée à moi ! j'ai commencé orphelin, je finis solitaire. Une seule chose me paraissait valoir la peine de vivre, l'amour ; eh bien, personne ne m'a aimé, personne ne m'aimera.

ANNAB.
Pourquoi le croire ?
PATRICK.
Malheur ! malheur ! malheur ! tout est pour moi dans ce mot. Ah ! maudit soit le jour qui

m'a vu naître ! maudits soient les flancs qui m'ont porté !

ANNAB.
Mon Dieu, sir Patrick, vous m'effrayez !
PATRICK.
Pardon, je suis un insensé. Quittez-moi, miss Annab, ne me revoyez plus ; mais si vous êtes jamais malheureuse, pensez à l'homme qui n'aura ici-bas aimé que vous, qui n'aura vécu que pour vous, qui sera mort pour vous. Adieu.

Il va pour sortir.
ANNAB, avec un cri.
Sir Patrick ! (*Patrick se retourne.*) Sir Patrick ! (*Elle hésite un instant en le voyant se retourner, puis s'enfuit en s'écriant :*) Vivez !
PATRICK, seul.
Elle est à moi !

ACTE TROISIÈME.

Une cabane au bord de la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, seule, accoudée à une fenêtre.

Que le temps est long !... O mer qui gémis comme moi ne prendras-tu pas pitié de moi ? toi qui possèdes à toujours la liberté, ne m'apporteras-tu jamais un libérateur ? Un an de captivité et d'isolement ! un an d'horribles angoisses, rendues plus horribles encore par la pensée de celles que causait ma disparition ! En vain, depuis un an, je me demande quels ont été les motifs et le but de cet enlèvement mystérieux et de cette détention prolongée. Je ne me suis jamais mêlée de politique et personne n'a pu croire que mon absence changerait quelque chose à la marche des affaires. Je ne me rappelle pas avoir fait de mal à qui que ce soit, et, si c'était une vengeance contre le duc, on m'eût réellement assassinée. Que penser ? Je m'y perds.... Ce qui m'étonne, c'est que Patrick, si habile, si hardi, si puissant, n'ait pas découvert ma trace en cherchant mes assassins. Peut-être le chagrin avait-il troublé son intelligence ou abattu sa force.

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, DICK.

LA DUCHESSE.
Ah ! vous voilà, Dick ; m'apportez-vous quelques nouvelles ?
DICK.
Oui, mylady, de bonnes nouvelles. Bientôt vous serez libre.

LA DUCHESSE.
Libre ! Je reverrai ma fille ?

DICK.
Oui, pourvu que vous ne commettiez pas d'imprudence. Car je dois vous avertir qu'en essayant de vous échapper avant le terme fixé par ceux auxquels j'obéis, vous vous exposeriez à de nombreux et terribles dangers. D'abord, si vous étiez rencontrée hors de l'île par quelqu'un de mes hommes, vous seriez probablement tuée sur la place, avec les personnes qui pourraient vous accompagner. Dans le cas où vous seriez reprise vivante, vous verriez votre captivité se prolonger de beaucoup, et ma surveillance augmenter de rigueur. Enfin, si vous réussissiez à fuir, nous nous en vengerions par tous les moyens possibles sur vous et sur les vôtres.

LA DUCHESSE.
Sur les miens !...
DICK.
Vous devez savoir, mylady, que nous ne faisons pas de vaines menaces, nous autres. Si vous aimez votre mari et votre fille, comme je le crois, si vous tenez à leurs vies...

LA DUCHESSE.
N'achevez pas : j'obéirai... D'où vous est venu le message que vous m'avez communiqué tout à l'heure ?

DICK.
De Dublin.
LA DUCHESSE.
Alors vous devez avoir des nouvelles de ma famille.
DICK.
Oui, mylady.

LA DUCHESSE.

Comment se porte ma fille?

DICK.

Très-bien.

LA DUCHESSE.

Est-elle consolée ? Hélas ! je tremble également que vous me disiez oui ou non.

DICK.

Je ne vous dirai pas que miss Annah s'est consolée, mylady ; mais, depuis un an qu'elle vous croit morte, sa douleur s'est peu à peu calmée : elle est encore triste, mais le bon Dieu l'a sauvée du désespoir.

LA DUCHESSE.

Quelle joie ce sera pour elle de me retrouver après m'avoir crue perdue pour jamais ! Je vous remercie de ce que vous me dites. Je ne puis oublier le mal que vous m'avez fait en me retenant si longtemps prisonnière loin de ma famille, qui me suppose morte ; mais je n'oublierai pas non plus que vous n'avez jamais manqué au respect dû à une femme bien née, et à la compassion due à une mère malheureuse... Vous êtes un homme singulier, Dick, à la fois bon et impitoyable.

DICK.

Mylady, je ne mérite ni haine pour le mal, ni reconnaissance pour le bien que j'ai pu vous faire. J'ai une consigne et j'y obéis : voilà tout.

LA DUCHESSE.

Sir Patrick n'est pas de retour ?

DICK.

Pas encore. Depuis l'enlèvement de mylady, sir Patrick n'a pas remis le pied dans la Grande-Bretagne : il continue son grand voyage sur le contiuent. Je crois qu'il est maintenant en Italie.

LA DUCHESSE, d part.

Noble Patrick ! il m'a bien tenu parole. Comme il m'aimait ! comme il a dû souffrir ! Et dire que je ne le reverrai plus ! Allons ! je ne dois plus penser qu'à ma fille, qu'au bonheur de la revoir, de l'embrasser ! Chère Annah ! (Haut.) Vous m'avez dit que je serais libre bientôt ?

DICK.

Oui... dans quelques mois.

LA DUCHESSE.

Vous appeler cela bientôt, vous !

On frappe à la porte de droite.

DICK.

Quelqu'un ! Rentrez, mylady ; il ne faut pas que personne vous voie ou vous entende. Rappelez-vous les menaces que je vous ai transmises ; songez-y et soyez prudente.

LA DUCHESSE, allant vers la porte de gauche.

Quelques mois... Mon Dieu ! maintenant que vous m'avez rendu l'espérance, ne m'ôtez pas la résignation !

Elle sort.

SCÈNE III.

DICK, UN ENFANT BLANC.

DICK, après s'être saisi d'un fusil accroché à la muraille et l'avoir armé, va ouvrir la porte ; entre un paysan avec une lettre à la main.
Ab ! c'est toi, Paddock ; bonjour.

L'ENFANT BLANC.

Bonne lumière. Voici une lettre qu'un frère de l'Est vient de me remettre pour toi.

DICK, prenant la lettre.

Voyons.

Il l'ouvre.

L'ENFANT BLANC.

Tu es bien heureux d'avoir été maître d'école : tu peux lire ce qui est écrit, toi !

DICK, d part.

Toutes les formules sacramentelles y sont, et le message est pressant. De Dublin ! C'est sans doute un envoyé de sir Patrick : il faut que je me rende à son appel. (Au Paysan.) Écoute, toi ! Il faut que je m'absente pour deux heures ; prends ce fusil, poste-toi auprès de la maison et surveille. Si tu vois quelqu'un entrer ou sortir, fen ! tue ou fais-toi tuer ! il y va du salut de la bonne cause... Est-ce entendu ?

L'ENFANT BLANC.

Du moment où il n'y a pas de grimoire à déchiffrer, j'en saisi aussi long qu'un autre. Au large, en joue, feu ; connu.

DICK.

Bien, et ne bouge pas d'ici jusqu'à mon retour.

L'ENFANT BLANC.

Immuable comme une borne, ou remuant comme un chat, suivant l'occasion. Pars tranquille.

Il prend le fusil et suit Dick qui sort. On entend fermer la porte à double tour.

SCÈNE IV.

Un instant après que la porte a été fermée, la fenêtre s'ouvre, et O'neil, déguisé en paysan, après avoir regardé de tous côtés avec précaution, s'entre dans la chambre.

O'NEIL, seul.

M'y voilà ! Dick, trompé par mon message, s'éloigne de cette cabane, et je vais y être seul. Je suis maintenant certain que la duchesse a été sa victime ; mais pour acquiescer cette certitude, que de peines, mon Dieu ! il a fallu me déguiser en paysan et m'affilier aux Enfants Blancs d'un comté où j'étais inconnu. J'ai dû surprendre leurs secrets, et, à force de patience, j'ai découvert le nom et la retraite de l'assassin. Il est déjà bien loin ! Pendant qu'il va à ce faux rendez-vous, moi je vais fouiller sa cabane et tâcher de trouver quelques preuves du crime, quelques vêtements

des bijoux, des papiers, que sais-je ? enfin toute ma justification est là... Rien dans cette chambre... Voyons dans cette autre... (Il va à la porte par où est sortie la Duchesse, et cherche à l'ouvrir ; on entend crier : Qui est là ?) Il y a quelqu'un ici ? n'importe, de gré ou de force...

Il prend un pistolet sous son manteau et s'avance.

SCÈNE V.

O'NEIL, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, entrant.

Sir O'Neil !

O'NEIL, laissant tomber son arme.

La duchesse... vivante !

LA DUCHESSE.

Vous ici, monsieur ! quel hasard, quel malheur vous y a conduit ?

O'NEIL.

Ni hasard, ni malheur, mylady. J'étais venu chercher quelque trace du crime. Dieu soit loué ! c'est vous que je retrouve, c'est vous que je vais délivrer ; car vous êtes prisonnière, n'est-ce pas ?

LA DUCHESSE.

Depuis un an.

O'NEIL.

Ne pardons pas une minute ; dans un instant, mylady, mon bateau vous aura transportés en Irlande.

LA DUCHESSE.

Quelque bonheur que j'eusse à profiter de votre générosité, je ne puis accepter l'offre que vous voulez bien me faire.

O'NEIL.

Pourquoi ?

LA DUCHESSE.

Il y a sur la côte des hommes dévoués à Dick qui nous massacreraient impitoyablement tous les deux, si, comme cela ne peut manquer d'arriver, ils nous apercevaient.

O'NEIL.

Un homme à moi résolu et bien armé m'attend à terre avec deux chevaux ; nous pourrions fuir rapidement, et nous défendre si nous sommes attaqués.

LA DUCHESSE.

C'est impossible. Dick, avant de partir, m'a fait de terribles menaces, et si je quittais cette île malgré lui, j'exposerais la vie de ma fille, monsieur.

O'NEIL.

Ce sera donc en vain que j'aurai supporté tant de fatigues, bravé tant de dangers, surmonté tant d'obstacles, ce sera en vain que je serai arrivé jusqu'à vous ; je n'aurai retrouvé que l'honneur ; le bonheur est à jamais perdu pour moi.

LA DUCHESSE.

Que voulez-vous dire ?

O'NEIL.

Vous ne savez pas, mylady, que depuis trois mois je suis accusé de vous avoir fait assassiner ?

LA DUCHESSE.

Vous ?

O'NEIL.

Et que mylord le vice-roi m'a chassé de sa présence, en me disant qu'il me faisait grâce de l'échafaud, à moi !

LA DUCHESSE.

Et quelle a pu être la cause de cette déplorable erreur ?

O'NEIL.

Ce n'est point une erreur, mylady, mais une calomnie.

LA DUCHESSE.

Et le calomniateur ?...

O'NEIL.

C'est l'infâme Patrick.

LA DUCHESSE.

Sir Patrick ! Vous vous trompez, monsieur ; sir Patrick est le meilleur et le plus loyal des hommes.

O'NEIL.

Je le croyais comme vous, mylady. C'est à lui que je suis allé, dans mon malheur, demander des consolations et des conseils ; mais la suite des événements m'a bien appris à le connaître. C'est un homme sans foi et sans honneur.

LA DUCHESSE.

Monsieur, vous parlez d'un absent.

O'NEIL.

Milady, si Dieu me prête vie, je lui dirai à lui ce que je dis de lui.

LA DUCHESSE.

Quand dites-vous que cela s'est passé ?

O'NEIL.

Il y a trois mois.

LA DUCHESSE.

Mais, depuis un an, sir Patrick est sur le continent.

O'NEIL.

Lui ? il n'a jamais quitté l'Irlande.

LA DUCHESSE.

Jamais quitté l'Irlande !... Mais quel motif pourrait donc l'avoir poussé à cette lâcheté, s'il en était capable ?

O'NEIL.

Le motif, c'est pour rompre mon mariage déjà presque arrêté avec miss Annah, et pour l'épouser à ma place.

LA DUCHESSE.

Qu'avez-vous dit ? je n'ai pas compris.

O'NEIL.

Je dis qu'il voulait épouser miss Annah, votre fille, et qu'il l'épousera, si cela n'est déjà fait.

LA DUCHESSE.

Épouser ma fille ! sir Patrick !... Ah ! ah ! ah ! mon Dieu ! Partons, monsieur, partons !

O'NEIL.

Mais ces menaces de Dick qui vous épouvantaient tout à l'heure ?

LA DUCHESSE.

Il n'y a plus de dangers, il n'y a plus d'hésitation, plus de retard possibles... Sir Patrick le mari de ma fille ! à justice de Dieu ! Partons, vous dis-je, à Dublin.

O'NEIL.

A Dublin, donc !

Il va à la fenêtre, qu'il ouvre, et il voit l'Enfant Blanc debout devant lui, son fusil à la main.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'ENFANT BLANC.

L'ENFANT BLANC.

Attention au commandement. En joue !

Il abaisse son fusil.

O'NEIL, à la Duchesse.

Derrière moi, mylady. Maintenant (il ramasse le pistolet qu'il avait laissé tomber) à la grâce de Dieu !

La toile tombe ; on entend un coup de feu.

ACTE QUATRIÈME.

Une salle au palais du vice-roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, PATRICK.

LE DUC.

Dans une heure vous serez mon fils, Patrick. Rappelez-vous alors que je vous ai confié, avec le bonheur de ma fille bien-aimée, de mon unique enfant, la tranquillité de mes derniers jours.

PATRICK.

Mylord, je n'oublierai jamais que je vous dois tout, fortune, félicité, existence ; car sans Annaïh je n'aurais pu vivre.

LE DUC.

Je vais vous chercher votre fiancée.

Il sort à gauche.

SCÈNE II.

PATRICK, seul.

Enfin me voilà maître de l'avenir, et je mets la main sur toutes mes espérances ; gendre, héritier du vice-roi, que dis-je, du roi d'Irlande ! car dans une heure il n'y aura plus d'hésitation possible. Il faudra que la famille suive la voie où marchera son chef. Aujourd'hui encore je conspire seul ; demain nous triompherons ensemble. Vous aimerez mieux laisser couronner votre tête blanche que de faire tomber la jeune tête de votre fils, n'est-il pas vrai ?... Oh ! nous aurons lutté de magnificence : vous me donner un duché, je vous rends un trône ; soyons quittes... Sacrifiez-vous à la puissance des dieux inconnus ; moi, je suis payé pour croire à la mienne. J'ai voulu, et j'ai fait. Rien ne saurait m'arrêter à cette heure. L'Angleterre dort, et l'Irlande attend. Bien ! bien, mes deux nations, vous n'avez plus pour longtemps d'attente ni de sommeil. Il approche, il approche pour tout le monde le jour de la lumière. Bientôt vous serez ressuscitée, duchesse, et vous, sir O'Neil, justifié. Vous pourrez même

vous plaindre, si bon vous semble, à moins que je ne vous impose silence à force de grandeur ; car je ne suis pas de ceux qui s'arrêtent en chemin, et le monde est vaste. Un peuple est un levier puissant dans des mains vigoureuses, et nous verrons ce que peut soulever l'Irlande. J'ai entendu affirmer que le temps des grands hommes était passé ! Qu'en dites-vous, Cromwell ? Napoléon, qu'en dis-tu ? Oul, seul et par mon propre élan, j'aurai atteint le but. Le but ! mais quel est-il ? Quand serai-je heureux ? comment le serai-je ? sur quel fonder ce bonheur ? Que je regarde en moi, ou autour de moi, je n'aperçois que le vide. Est-ce que le feu de l'action aurait obscurci ma vue ? Est-ce que je me serais trompé de route ? Est-ce que le bonheur serait... ailleurs ? Non, non, il n'y a de bonheur pour personne ; tout souffre dans l'univers. L'homme commence la vie par un cri et la finit par un râle. Le vent pleure au milieu des arbres qu'il brise ; la terre exhale sa douleur en torrents de laves furieuses, et la mer gémit éternellement en battant ses rivages. Résigne-toi donc, Patrick, à un malheur que tu partages avec la nature entière, et profite au moins d'une grandeur qui n'appartient qu'à toi. Puisque tout a une fin et que rien n'a de but, marche, marche toujours sans t'inquiéter de la chute. Fais de l'orgueil ta seule jouissance, comme tu fais de la force ta seule divinité. Ne te donne pas le temps de pleurer sur toi-même, et, à force d'activité et d'audace, à force d'entreprises et de succès, prépare-toi pour le moment suprême ce plaisir, le seul digne de toi, d'étonner le monde par la longueur de la route, et de l'épouvanter par l'immensité de ta ruine.

SCÈNE III.

PATRICK, LE DUC, ANNAÏH, toilette de mariée.

LE DUC.

Voici le moment le plus solennel de notre vie à tous trois, mes enfants. L'époux va remplacer le

père, Patrick ; puisse-t-il le faire oublier ! Annah, l'épouse va succéder à la fille ; puisse-t-elle ne jamais l'envier ! Moi je vais, en me séparant de toi, accomplir le dernier, le plus grand de mes sacrifices ; puisse-je ne pas regretter, cette fois plus que les autres, d'avoir fait mon devoir !

ANNAH.

Mon père, vous ferez votre bonheur en augmentant le mien.

PATRICK.

Elle a raison, mylord ; il n'y aura rien de changé, si ce n'est que vous aurez un enfant de plus.

LE DUC.

Venez, mon fils, prendre Dieu à témoin de vos paroles.

PATRICK.

Votre main, Annah.

Il prend la main que lui présente Annah, et s'avance avec elle, suivi du Duc, vers la porte du fond.

ANNAH,

Ah ! pourquoi ma mère n'est-elle pas avec nous ?

Au moment où ils vont atteindre la porte, elle s'ouvre, et la Duchesse paraît, pâle, haletante, en désordre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Merci, ma fille !

Les trois autres personnages jettent un cri et s'arrêtent comme pétrifiés.

ANNAH, se jetant dans ses bras au bout d'un instant.

Ma mère ! ma mère !

Elle l'embrasse avec une joie éperdue.

LE DUC, courant à la Duchesse presque en même temps.

Mathilde !

Il la serre dans ses bras avec effusion.

PATRICK, immobile, à part.

Elle ici ! ô misérable Dick !

LE DUC.

Chère Mathilde, je vous revois vivante ! je serre à la fois dans mes bras ma fille que je crois heureuse, et ma femme que je croyais perdue !... Ah ! c'est trop de joie, après tant de douleur !

LA DUCHESSE.

En effet, j'ai vu dans le palais des préparatifs de fête, et je vois à ma fille une parure de mariage.

PATRICK, à part.

Il n'y a que la rapidité qui puisse me sauver de l'imprévu ; agissons rapidement.

LA DUCHESSE.

Et c'est monsieur Patrick, n'est-ce pas, qui doit conduire ma fille à l'autel ?

PATRICK.

Oui, mylady, et rien ne pouvait mieux inau-

gurer notre union que la présence inespérée, que la présence miraculeuse d'une mère chérie.

LA DUCHESSE.

Vous avez raison, monsieur, Dieu a fait un miracle en me ramenant ici... à temps.

LE DUC.

Mais quelle fatalité vous a si longtemps séparée de nous, Mathilde ?

LA DUCHESSE.

Plus tard, mylord, bientôt je vous mettrai au fait du passé... A cette heure, permettez-moi de ne m'occuper que du présent ; ce n'est plus de moi qu'il faut s'inquiéter, je suis sauvée, et le sort de notre enfant bien-aimée doit appeler maintenant tout notre intérêt.

PATRICK.

Je remercie votre grâce d'avoir si bien deviné mon impatience... Allons, chère Annah, prononcer le serment qui doit nous lier indissolublement l'un à l'autre, pour que la famille se complète tout d'un coup, pour que j'aie le droit de partager avec vous les confidences de notre mère.

LA DUCHESSE, à part.

O Dieu ! *(Haut.)* Monsieur Patrick, vous avez besoin de mon consentement, et j'espère que, pour une affaire si grave, vous ne me refuserez pas un jour ou au moins une heure de réflexion.

PATRICK.

Mylady, maintenant comme toujours, vos desirs seront pour moi des lois ; ordonnez-vous que je me retire ?

LA DUCHESSE.

Mylord, j'e voudrais rester quelques instants seule avec ma fille.

LE DUC.

Puis-je rien vous refuser aujourd'hui ?... Nous vous laissons, mon amie. *(Embrassant sa fille.)* Annah, ne m'en prive pas trop longtemps, tu me rendrais jaloux. Allons, Patrick, imitez ma résignation, venez... Après tout, nous sommes assez heureux tous deux pour avoir un peu de patience.

LA DUCHESSE, bas à Patrick, qu'elle salue.

Revenez dans un quart d'heure, il faut que je vous parle.

Le Duc et Patrick sortent.

SCÈNE V.

LA DUCHESSE, ANNAH.

ANNAH.

Ma mère, ma bonne mère ! ma mère chérie !... je n'ai plus un vœu à former, maintenant que vous nous êtes rendue, et votre présence aura complété mon bonheur.

LA DUCHESSE.

Peut-être, hélas !

ANNAH.

Qu'avez-vous ?

LA DUCHESSE.

L'aimes-tu ?

ANNAH.

Qui ? Patrick ?

LA DUCHESSE.

Oui, l'aimes-tu ?

ANNAH.

Il va être mon époux.

LA DUCHESSE.

Mon enfant, un seul mot : l'aimes-tu ?

ANNAH.

Eh bien ! pourquoi ne l'avouerais-je pas ? Oui, je l'aime.

LA DUCHESSE, *plûssant*.

Ahl malheureuse !

ANNAH.

Malheureuse, moi ?

LA DUCHESSE.

Oul toi, et moi par toi.

ANNAH.

Comment?... mes sentiments sont d'accord avec la volonté de mon père et l'opinion du monde : que puis-je donc craindre?... rien, si ce n'est que Patrick meure... Ah ! si cela arrivait, oui, je serais malheureuse, désespérée, inconsolable ; pardonner-moi ce que je dis, ma mère ; mais voyez-vous, je l'aime avec fol, avec enthousiasme, avec ivresse. Et comment ne pas l'aimer ainsi ? Quel homme lui est semblable ? Où trouver à la fois tant de grandeurs réunies?... L'admiration hésite entre la noblesse de son cœur, l'éclat de son courage, et la force de son intelligence... Pour moi, je crois honorer Dieu en l'adorant dans la plus parfaite de ses créatures.

LA DUCHESSE.

Hélas ! hélas ! mon enfant, pardonne-moi le mal que je vais être obligée de te faire ; j'en souffrirai plus que toi.

ANNAH.

Ahl ma mère, qu'allez-vous donc me dire ?

LA DUCHESSE.

Il eût mieux valu mourir dans ma prison que de revenir pour te déchirer le cœur... Tu t'es trompée sur Patrick, mon enfant.

ANNAH.

Alors tout le monde se trompe ainsi ; car il n'est personne qui ne l'aime et ne l'estime ; les méchants seuls le haïssent, parce qu'ils le craignent.

LA DUCHESSE.

Oul, tout le monde se trompe ici ; moi seule je le connais, et je te dis que ce n'est point un homme d'honneur.

ANNAH.

O ma mère ! vous avez trop souffert !

LA DUCHESSE.

Non, les souffrances n'ont point faussé mon jugement, et je suis trop certaine de ce que j'avance.

ANNAH.

Mais c'est vous-même qui m'avez autrefois appris à aimer Patrick, et tout à l'heure, en vous le vantant, je ne faisais que répéter les éloges

que je vous ai entendue lui donner il y a un an.

LA DUCHESSE, *à part*.

O mon Dieu ! n'était-ce pas assez de la douleur sans le remords ? (*Haut.*) Ma pauvre Annah, nous voilà engagées dans une lutte bien pénible ; le devoir me force à attaquer l'homme que la passion te fait défendre.

ANNAH.

Est-ce donc un devoir pour vous, ma mère, de détruire mon bonheur ?

LA DUCHESSE.

C'est un devoir pour moi de te sauver d'un malheur que tu ne peux pas comprendre.

ANNAH.

Mais enfin qu'a-t-il fait pour que vous le poursuiviez ainsi, lui qui vous aime tant ?

LA DUCHESSE.

Il m'aime, lui !

ANNAH.

J'en suis sûre de cela, je l'ai vu vous pleurer quand on nous annonça votre mort, et depuis je l'ai entendu parler de vous comme il eût fait de sa mère.

LA DUCHESSE, *à part*.

L'hypocrite ! (*Haut.*) Je ne puis te dire tout ce qu'il a fait ; mais toi, peux-tu croire que je mens ?

ANNAH.

Oh ! je sais, ma mère, que vous ne me trompez jamais, ni moi, ni personne ; mais manquerais-je au respect que je vous dois si je pensais que vous vous trompez ?

LA DUCHESSE.

Annah, ce ne sont point des soupçons que j'ai sur cet homme, ce sont des certitudes... ce mariage est impossible !

ANNAH.

Impossible !

LA DUCHESSE.

Je n'ai pu obtenir la confiance de ma fille, dois-je aussi renoncer à son obéissance ?

ANNAH.

Non, il n'y a de sacrifices difficiles que ceux qui doivent durer.

LA DUCHESSE.

Que veux-tu dire ?

ANNAH.

Mon amour, c'est maintenant ma vie, et je n'ai pas à craindre que l'un finisse sans l'autre.

LA DUCHESSE.

Annah ! (*Elle la prend dans ses bras.*) Annah, tu me hais ?

ANNAH.

Moi, ma mère ! je mourrai en vous hénissant.

LA DUCHESSE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

ANNAH, *s'éloignant*.

Au revoir, ma mère !

LA DUCHESSE, *la rejoignant*.

Annah, ma fille, ne me quitte pas ainsi... est-ce que je pourrais vivre sans toi ? et voudrais-tu que je mourusse en me disant que je t'ai tuée ?

Annah, tu ne sais pas ce qu'il m'a fallu de courage pour te faire souffrir.

ANNAH.

Il m'en aurait fallu beaucoup à moi pour la même chose.

LA DUCHESSE.

Eh bien, que la compassion te donne autant de force que m'en a donné la nécessité... Aie pitié de moi, ma fille; promets-moi de tout faire pour résister à ta douleur.

ANNAH.

Je vous le promets, ma mère... Adieu!... *(La Duchesse l'embrasse en fondant en larmes. A part en s'en allant.)* N'avoir retrouvé ma mère que pour le perdre, lui! *(Elle aperçoit Patrick qui entre à droite.)* Le voilà, il ne faut pas qu'il me vole pleurer.

Elle sort.

SCÈNE VI.

LA DUCHESSE, PATRICK.

PATRICK, à part.

Annah s'enfuit toute en larmes... la lutte est commencée.

LA DUCHESSE, à part.

Nous voilà face à face!... Mon Dieu! détournez ma pensée de moi-même, et inspirez-moi les paroles qui peuvent sauver ma fille.

PATRICK.

Je suis aux ordres de votre Grâce.

LA DUCHESSE.

Monsieur, je n'ai pas à vous apprendre pourquoi et de quoi je voulais vous entretenir.

PATRICK.

Pardonnez-moi, mylady, je ne me flatte pas de deviner les pensées de votre Grâce.

LA DUCHESSE.

Vous savez bien, monsieur, qu'il ne peut être maintenant question entre nous que de ce... mariage.

PATRICK.

Parlons donc de mon mariage, si tel est le bon plaisir de votre Grâce.

LA DUCHESSE.

Il n'y a qu'un mot à en dire, il est impossible!

PATRICK.

Pourquoi?

LA DUCHESSE.

Vous me le demandez?

PATRICK.

Sans doute. Jusqu'à présent ce mariage a été possible, puisqu'il allait se faire quand votre Grâce est arrivée; comme les obstacles, s'il en existe, ne peuvent venir que d'elle, c'est naturellement à elle que je dois en demander la nature.

LA DUCHESSE.

Est-ce un rêve? Avez-vous donc oublié le passé?

PATRICK.

Je ne sais ce que votre Grâce veut dire, ou, si je l'ai su, comme elle paraît le croire, je l'ai en effet oublié.

LA DUCHESSE.

Ab! c'est trop d'audace, c'est trop d'impudence! Vous mentez, monsieur, vous n'avez rien oublié; vous vous rappelez bien...

PATRICK.

Rappelez-vous vous-même, mylady, que vous parlez devant un homme qui est le fiancé, qui sera bientôt l'époux de votre fille, et prenez garde à vos paroles... Vous rougissez déjà!

LA DUCHESSE.

Oh! quelle honte et quel désespoir!

PATRICK.

Si vous m'aviez mieux connu, mylady, vous seriez épargnée l'un et l'autre.

LA DUCHESSE.

Pardon, pardon! c'est vrai, j'aurais dû me souvenir à la fois de votre résolution et de votre bonté; on n'obtient rien des hommes de votre sorte qu'en faisant appel à leur cœur... Eh bien! maintenant c'est au vôtre que je m'adresse; si je m'y suis mal prise d'abord, c'est que la souffrance conseille mal... j'ai tant souffert depuis un an! A cette heure, j'implore votre clémence, et je mets en elle toute ma confiance, tout mon espoir. Si ma faiblesse mérite votre mépris, mon amour mérite votre indulgence. Patrick, vous savez quelle a été pour vous ma tendresse, quel a été mon dévouement... Pour la première fois, je vous demande une récompense, ne me refusez pas, ayez pitié de moi; je n'ai plus de ressources qu'en vous... Annah, oui, Annah vous aime, et ne voudra renoncer à vous que si vous renoncez à elle... Ayez ce courage, mon ami, soyez grand et généreux comme toujours; ne repoussez pas une mère qui vous supplie à genoux! Ne faites pas mourir de désespoir une femme que vous avez aimée autrefois... Sauvez ma fille, Patrick, sauvez-moi, sauvez-moi!

Elle se traîne à ses genoux.

PATRICK, la relevant.

Je regrette, mylady, que vous n'ayez pas voulu comprendre le conseil détourné que je vous ai donné tout à l'heure. Il est dans la vie des positions fatales auxquelles il faut se soumettre. Ce qu'il y a de mieux à faire, quand on est dans une de ces positions, c'est de se résigner et de se taire. Si j'aime votre fille et que j'en sois aimé, si nous sommes désormais nécessaires l'un à l'autre, ce n'est pas ma faute, mais celle de la fatalité: c'est à elle, et non à moi, qu'il faut vous prendre de ce malheur dont vous gémissiez, et qui n'existe peut-être que dans votre imagination. Si vous voulez prendre le rôle de victime, donnez-lui au moins la dignité du calme. Les plaintes sont misérables quand elles sont inutiles; et il est au moins imprudent de troubler le présent avec les tristes souvenirs du passé, quand ils ne peuvent rien changer à l'avenir.

LA DUCHESSE.

J'ai été assez folle pour croire un instant que la passion vous aveuglait, et qu'il me suffirait de vous dessiller les yeux pour vous faire changer de

route. Il ne vous a fallu ni beaucoup de temps ni beaucoup de peine pour me dé tromper. C'est sciemment et résolument que vous marchez au crime.

PATRICK.

Ce sont là de vains mots.

LA DUCHESSE.

Eh bien, voici une parole qui ne sera pas vaine. Je vous jure que ce mariage ne s'accomplira pas.

PATRICK.

Qui l'empêchera ?

LA DUCHESSE.

Moi !

PATRICK.

Comment ?

LA DUCHESSE.

Je refuserai mon consentement.

PATRICK.

Il vous faudrait dire vos motifs, et vous ne le pouvez sans vous perdre, et votre famille avec vous.

LA DUCHESSE.

Vous vous trompez ; si vous me forciez à perdre quelqu'un, ce serait vous.

PATRICK.

Moi !

LA DUCHESSE.

Oui ; en disant, en prouvant au vice-roi que vous êtes affilié aux Enfants Blancs, et que c'est vous qui m'avez fait enlever.

PATRICK, pâlissant.

Qui a pu vous dire...

LA DUCHESSE.

Oh ! vous ne me croyiez pas si bien informée, n'est-ce pas ? et vous vous flattiez d'avoir meilleur marché de moi. Que voulez-vous ? le succès ne peut pas être toujours du côté de la perfidie. Après cela, il vous reste la ressource ordinaire de ceux qui trompent : de nier d'abord, sauf à tâcher de prouver ensuite.

PATRICK.

Eh bien, non, mylady, je ne suis point homme à feindre longtemps, et je vous remercie de l'occasion que vous me fournissez de jouer cartes sur table. Obligé de tout vous dire, je réussirai peut-être à vous faire comprendre ma conduite, et à prouver ou du moins tolérer mes projets.

LA DUCHESSE.

Ah ! monsieur, vous ne le croyez pas ?

PATRICK.

Je vous demande pardon, mylady ; les perspectives que je vais dérouler à vos yeux sont peut-être assez vastes pour que vos scrupules et vos préjugés viennent s'y perdre. Seulement, je vous prie de me prêter toute votre attention. Quand j'aurai fini, vous pourrez m'exprimer librement votre opinion, quelle qu'elle soit. Les grandeurs dont personne n'a le secret n'existent qu'à moitié ; et puisque, pour la première fois, les circonstances m'ordonnent et me permettent de dévoiler tout entier, je serai bien aise, je vous l'avoue, d'avoir enfin devant moi un être qui sache ce que je suis, ce que je veux, ce que je peux.

Vous connaissez le côté extérieur de ma vie ; enfant trouvé, nourri par charité, élevé par hasard, je n'ai jamais eu d'autre guide et d'autre appui que moi. Je me demandai de bonne heure la raison de mon sort. Ne pouvant me la donner moi-même, je la cherchai ailleurs. J'interrogeai les prêtres, les philosophes, les historiens, les savants, les doteurs de toute espèce, ils ne m'apprirent rien, si ce n'est qu'ils étaient tous dans l'erreur, les uns selon les autres : d'où je conclus qu'ils avaient tous également raison, en se donnant tous également tort. Certain de l'ignorance des autres comme je l'étais de la mienne, je pris l'instinct pour me diriger dans ce labyrinthe de l'univers, dont l'intelligence ne pouvait me faire sortir. Mon instinct me dit que la vie était une arène sans maître et sans lois où se livraient des combats sans issue et sans hut, où le droit c'était la force, où le vaincu était la proie du vainqueur, où il fallait être tyran, si l'on ne voulait être esclave. Une fois ces idées conçues, mon plan de vie, c'est-à-dire de bataille, fut bientôt arrêté. Je me sentais une immense ambition et un orgueil démesuré. Puisque ces passions existaient, il fallait travailler à les satisfaire. Je me mis vaillamment à la tâche, et je ne m'arrêtai plus. Tous les moyens furent bons : travail, intrigue, audace, humilité, persuasion, violence, j'employai tout. En un mot, je tirai tout le parti possible de mes facultés et des passions des autres.

LA DUCHESSE.

Mon Dieu ! rien ne vous fut sacré, même l'amour ?

PATRICK.

L'amour ! est-ce que j'ai le temps d'aimer ? Quoi ! les religieux et les empires s'écroient de tous les côtés autour de nous, et vous croyez qu'au milieu de ces débris de dieux et de peuples, auxquels on se heurte à chaque pas, je me serais amusé à élever des autels à des idoles d'un jour ? Allons donc, mylady, il faut laisser aux femmes et aux enfants ces sortes de plaisirs.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce donc que votre honneur à vous ?

PATRICK.

Quel est le vôtre ? le mien, celui de tout le monde, rien. Je tâche de vivre le plus possible en attendant que je meure, voilà tout. Quand la fin arrivera, elle arrivera.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne croyez donc à rien ?

PATRICK.

A rien, ni à personne.

LA DUCHESSE.

A rien !... ni à personne !

PATRICK.

Maintenant, voici le côté particulier et positif de ma situation : Je suis en mesure et à la veille de révolutionner l'Irlande.

LA DUCHESSE.

Ah ! je savais bien que l'on croyait toujours à quelque chose, et que l'on aimait toujours quelque

chose. Votre croyance, votre vertu, votre amour, à vous, c'est la patrie.

PATRICK.

Je ne connais ni vertu ni crime, je n'aime ni ne hais personne; les hommes ne sont à mes yeux que des chiffres que l'on doit grouper selon les circonstances, et rayer au besoin. L'Irlande est une assemblée d'hommes; je la sers parce que je veux m'en servir. Mais je n'étais pas encore assez bien placé pour que la fruit de mon œuvre me tombât dans les mains. Il me fallait une autre position, une position meilleure; c'est pour cela que j'ai voulu épouser votre fille. Le jour où je serai votre gendre et votre héritier, mylady, je ferai votre mari roi et vous reine d'Irlande. Maintenant vous connaissez mon caractère et mes projets. Vous devez comprendre que vous avez tout à gagner en vous reliant à moi, tout à perdre en vous y opposant. Il n'y a pas lieu de craindre pour votre fille. Vous savez que je ne fais jamais de mal à personne sans raison, et je vous ai prouvé que mon intérêt était de lui faire du bien. Maintenant j'ai tout dit. J'espère que je n'aurai pas fait en vain appel à votre raison, et que de futiles préjugés ne vous feront pas fermer les yeux sur vos véritables intérêts, c'est-à-dire sur les véritables intérêts de votre famille.

LA DUCHESSE.

Seigneur, si ma faute a été grande, mon châtiment est terrible, et je suis punie par là même où j'ai péché. Voilà celui auquel j'ai sacrifié les devoirs les plus sacrés; un homme sans foi, sans honneur et sans entrailles; un homme qui s'est servi de moi comme d'un marchepied pour grandir sa fortune, et qui, le jour où il u'a plus eu besoin de moi, m'a repoussée au loin toute brisée par le désespoir, toute dépouillée de ma propre estime, toute flétrie par son contact; un homme descendu si bas dans l'infamie, qu'il s'y trouve à l'abri même du mépris. Ah! je changerais contre les plus cruels tourments la pensée que j'ai aimé cet homme. Mon opinion sur vous? Vous êtes un de ces monstres dont la parole nia et dont l'existence prouve un Dieu. Il n'y a que la colère d'un Dieu qui puisse faire équilibre à la perversité d'un tel être; il n'y a que l'éternité qui puisse suffire à l'expiation d'une telle vie.

PATRICK.

Il est peut-être heureux pour vous, mylady, que vos injures ne s'adressent pas à un homme moins maître de lui; mais je méprise la vengeance, parce qu'elle est la ressource en même temps que la preuve de l'impuissance. Aussi j'excuse votre colère, et je conserve l'espoir que la réflexion vous ramènera à des idées plus favorables pour moi, plus profitables pour vous. Veuillez, mylady, agréer mes respectueuses salutations.

LA DUCHESSE.

Perdez cet espoir, monsieur; il n'y a plus rien de commun, plus rien de possible entre nous. Non-seulement je vous empêcherai d'épouser Annah,

mais si vous avez jamais l'audace de reparaitre dans ma famille, je vous démasque.

PATRICK.

Mylady, je croyais qu'en me faisant connaître je vous avais assez appris ce qu'avaient à redouter ceux qui devenaient mes adversaires. Je vous ai fait enlever par les Enfants Blancs. J'aurais pu vous condamner aussi bien à la mort qu'à la disparition. J'ai été généreux une fois dans ma vie, ne m'en faites pas repentir.

LA DUCHESSE.

Je méprise votre haine, comme je rougis de mon amour; si l'un de nous deux doit craindre l'autre, ce n'est pas moi. Je ne suis plus sous le contenu de vos bandits, et vous êtes sous le coup de ma parole. Votre machiavélique habileté vient de se démentir un instant, et c'a été assez pour vous mettre à ma discrétion. Je sais maintenant toute votre vie, et d'un seul mot je puis vous perdre. Mais je serai généreux, moi aussi. Par pitié pour vous, par égard pour ma fille, je me tairai; mais à condition que vous vous soumettrez complètement à mes ordres, et que vous quitterez à l'instant l'Irlande pour n'y revenir jamais.

PATRICK.

Votre Grâce me connaît mal, et n'a pas l'habitude des affaires. Je ne me livre jamais à personne dont je ne sois le maître; et si ja vous ai confié quelque chose qui pût compromettre mon honneur et ma vie, c'est que je tenais entre mes mains votre vie, mylady, et votre bonheur.

LA DUCHESSE.

Vous? comment? vous n'avez pas de preuves, et je puis, comme je dois, tout nier.

PATRICK.

Votre Grâce a la mémoire mauvais, et je l'ai bonne: elle a oublié, et je lui rappellerai que je possédais une cassette pleine de lettres d'amour écrites à moi par elle.

LA DUCHESSE.

Et...

PATRICK.

Et si votre Grâce avait l'imprudence de prononcer un seul mot qui pût me faire le moindre tort, je prendrais ces lettres, j'en enverrais la moitié à mylord la vice-roi, et l'autre moitié, je la publierais dans toute l'Irlande, dans toute la Grande-Bretagne, dans toute l'Europe. Et maintenant, dites, mylady, lequel de nous deux est à la merci de l'autre.

LA DUCHESSE.

Ah! monsieur, vous ne feriez pas cela.

PATRICK.

Croyez-vous?

LA DUCHESSE.

Ce serait une abominable lâcheté.

PATRICK.

Vous savez que je tiens aux choses et pas aux noms. Voyez-vous? je n'ai pas envie de sacrifier une couronne aux caprices d'une femme. Soyez raisonnable, madame, ou je serai impitoyable. Il y a des hommes dont la vie ressemble à

la marche des torrents : il faut que devant eux tout cède ou tombe. Pliez, si vous ne voulez pas que je vous brise. Et ne vous imaginez pas que l'on viendrait à bout de moi par la force ; car le jour où ou m'appellera au combat, j'y viendrai suivi d'un million de soldats. Au revoir, mylady ; songez bien à quel homme vous avez affaire, et décider vous-même de votre sort et de celui de votre famille.

Il sort par le fond.

SCÈNE VII.

LA DUCHESSE, puis LE DUC.

LA DUCHESSE, seule.

Quelle alternative ! le crime ou le désbonheur. Il faut que je me résigne à livrer ma fille à ce scélérat ou à lire le mépris dans les yeux de ma fille. Partout le désespoir ou l'infamie ! Que faire ? quel moyen de sortir de cette horrible situation ? la mort. Mourir ! mais cette union ne s'en accomplirait pas moins, et je n'en serais pas moins responsable devant Dieu. Ah ! ma fille ! ma fille avant tout. Quel qu'il en coûte, il faut sauver ma fille.

LE DUC, *rentrant par la gauche.*

Qu'est ceci, mylady ? Annah vient de me dire en sanglotant que vous vouliez rompre son mariage. Je viens vous demander ce que j'en dois penser.

LA DUCHESSE.

Annah vous a dit vrai, mylord.

LE DUC.

Il faut que vous ayez des motifs bien graves pour vous opposer à un arrangement qui faisait le bonheur de notre fille unique.

LA DUCHESSE.

Mylord, je vous demande pardon de toutes les douleurs que je vais vous causer ; une nécessité impérieuse, une funeste nécessité, a pu seule me décider à ce que je vais faire. Notre famille est menacée d'épouvantables malheurs. Vous seul pouvez l'en défendre. Je ne vous demande aucune pitié pour moi ; faites de moi ce que vous voudrez ; tuez-moi, mais sauvez notre fille, mais sauvez votre honneur.

LE DUC.

Qu'allez-vous m'apprendre, grand Dieu !

LA DUCHESSE.

Patrick, dont vous voulez faire votre gendre, est un infâme hypocrite, un scélérat endurci. Je ne vous le prouverai, hélas ! que trop bien.

LE DUC.

Quel est son crime ?

LA DUCHESSE.

Il conspire avec les Enfants Blancs, dont il est le chef.

LE DUC.

Lull

LA DUCHESSE.

C'est lui qui m'a fait enlever, cacher, garder par eux, sachant bien que je m'opposerais à ce mariage dont son ambitieux avait besoin.

LE DUC.

Que m'apprenez-vous là ?

LA DUCHESSE.

Le plus terrible me reste encore à dire.

LE DUC.

Parlez donc ! vous me tueriez en vous taisant.

LA DUCHESSE.

Je vous tuerais peut-être en parlant ; mais si je ne vous apprenais pas cet horrible mystère, il vous l'apprendrait, lui, en même temps qu'à toute l'Europe. Ce mariage est impossible, impossible, mylord.

LE DUC.

Pourquoi ? pourquoi ?

LA DUCHESSE.

Parce que... parce que... Ne le devinez-vous donc pas, mon Dieu !

LE DUC.

Parce que...

LA DUCHESSE.

Parce qu'un homme ne peut être l'époux de la fille...

LE DUC.

Eh bien ?

LA DUCHESSE.

Après avoir été...

LE DUC.

Acbevez donc !

LA DUCHESSE.

L'amant de la mère.

Elle tombe à la renverse sans connaissance ; le Duc s'apaise en palissant à la muraille. La toile baisse.

ACTE CINQUIÈME.

Un salon chez Patrick, le soir.

SCÈNE PREMIÈRE.

PATRICK, seul, assis devant une table chargée de papiers.

Le combat une fois engagé, il faut prévoir toutes les chances. Déjà tous mes hommes sont avertis de se tenir prêts à agir au premier signal. Ah ! pourquoi Dick, malgré son impardonnable faute, n'est-il pas ici ? Enfin, puisqu'il me manque, je m'arrangerai de manière à m'en passer. Mais comment se fait-il qu'il ait laissé échapper la duchesse ! Me trahirait-il ? Non, il n'a pas assez à gagner. D'ailleurs, il me croit attaché à sa cause, et c'est un fanatique. Assez de réflexions ; pensons à agir. Par où commencerais-je ? par miss Annah évidemment. *(Il écrit.)* « Chère Annah, nous nous » étions promis de vivre et de mourir l'un pour » l'autre ; le moment est venu de tenir notre ser- » ment. Vous le savez déjà, d'indignes calomnies » ont indisposé votre mère contre moi. Si nous lui » laissons le temps d'agir, elle rendra peut-être » notre mariage impossible ; mais je compte sur » votre affection et votre courage. Fiez-vous à » moi, et je répons de tout, sinon de rien. Venez, » ou c'en est fait pour moi du bonheur et de la » vie. Patrick. » *(Il sonne, et ferme la lettre.)* Je crois qu'elle viendra. *(Un Domestique entre.)* Gihhy, écoutez-moi. Vous aller partir à l'instant même avec cette lettre ; vous la ferez remettre secrètement à la fille de mylord duc, et vous attendrez la réponse. Si c'est une lettre, vous me l'apporterez sur-le-champ ; si miss Annah vous donne elle-même des ordres, quels qu'ils soient, vous vous y conformerez exactement. Allez, si la commission est bien faite, vous aurez vingt livres sterling. *(Le Domestique prend la lettre et sort.)* Maintenant je vais mettre en sûreté les lettres de la duchesse et faire mes préparatifs de voyage ou de combat.

Il sort par une porte à gauche.

SCÈNE II.

UN SECOND DOMESTIQUE, puis DICK.

LE DOMESTIQUE.

Sir Patrick... *(N'apercevant personne.)* Entrez. *(Dick entre.)* Sa Seigneurie n'est pas dans ce salon ; attendez-la, elle ne tardera sans doute pas à revenir.

Il se t.

DICK, seul.

La duchesse et sir O'Neil sont arrivés avant moi ; je crains que cela ne soit cause de quelque malheur. Je ne sais comment sir Patrick va me recevoir. Sans doute c'est plus la faute des événements que la mienne ; cependant j'aurais dû me tenir plus sur mes gardes, ne point aller si vite à ce faux rendez-vous, et surtout ne pas me fier à la parole d'une femme. Enfin je vais me mettre à la disposition de sir Patrick ; s'il veut me tuer, il me tuera ; sinon, je ferai tout pour réparer ma maladresse.

UNE VOIX au dehors.

Annoncez-moi.

DICK.

Quel vient-il ? *(Il entr'ouvre la porte du fond et regarde.)* Le vice-roi ! il ne faut pas qu'il me voie ici. Où me cacher ? là !

Il entre dans un cabinet à droite.

LE DOMESTIQUE, rentrant.

Ah ! il est passé chez mon maître !

Rentre Patrick.

SCÈNE III.

LE DOMESTIQUE, PATRICK.

LE DOMESTIQUE.

Sa Grâce le vice-roi demande à parler à votre Seigneurie.

PATRICK, d part.

Le vice-roi à cette heure ! La duchesse a parlé ! tenons-nous sur nos gardes, et jouons serré ; la partie est difficile. *(Haut.)* Faites entrer.

LE DOMESTIQUE, ouvrant la porte à deux battants.

Sa Grâce !

Le Duc entre.

SCÈNE IV.

PATRICK, LE DUC.

PATRICK.

Bonsoir, mylord. A quel dois-je l'honneur de votre visite ?

LE DUC.

Je viens chercher les lettres de mylady la vicereine.

PATRICK.

Quelles lettres, mylord ?

LE DUC.

Monsieur, j'ai été votre protecteur, votre ami, votre père. Vous avez violé envers moi toutes les lois de la reconnaissance et de l'honneur. Je croyais que c'était assez d'infamie comme cela, et j'avais lieu d'espérer que vous ne couronneriez pas votre ingratitude par tant d'insolence.

PATRICK.

C'est bien, mylord. Je vois maintenant de quoi il s'agit.

LE DUC.

Je vous ordonne de me rendre ces lettres.

PATRICK.

C'est impossible.

LE DUC.

Pourquoi ?

PATRICK.

Ces lettres sont nécessaires à ma sûreté.

LE DUC.

Votre sûreté ! vous osez...

PATRICK.

Que voulez-vous dire, mylord ?

LE DUC.

Rien. Je m'avillais à vous flétrir : le pied se sautait en foulant la boue.

PATRICK, avec dédain.

Des injures !

LE DUC.

Vous ne voulez pas me rendre ces lettres ?

PATRICK.

Non, mylord.

LE DUC.

Eh bien, je vous y forcerais.

PATRICK.

Comment ?

LE DUC.

Malgré toute votre fourberie, ou plutôt à cause de votre fourberie, vous n'aviez pas prévu que la duchesse aurait le courage de venir elle-même me révéler sa faute, et, par suite, toutes vos machinations. Oh ! malgré votre habileté de spadassin, malgré la presque certitude que vous auriez de me tuer le jour où nous nous rencontrerions les armes à la main, je n'hésiterais pas à vous demander raison de l'outrage que vous m'avez fait ; mais un duel ne me rendrait pas ces lettres d'où dépend l'honneur de mon nom ; heureusement pour moi, vous conspirez contre le gouvernement dont je suis le ministre, et, à ce titre, j'ai le droit et le pouvoir d'agir plus efficacement contre vous. En ce moment, votre demeure est cernée par mes soldats, et je vous arrête comme accusé de haute trahison. Tous vos papiers vont être saisis, et parmi eux je trouverai ceux que je cherche. Vous voyez que je ne m'étais pas trop avancé en vous disant que je pourrais vous contraindre à cette restitution.

PATRICK.

Je vous demande pardon, mylord : un homme de mon caractère et dans ma position doit tout prévoir ; j'ai tout prévu : les lettres sont en lieu

sûr, à ma disposition. Quant à l'accusation de haute trahison, je l'attends tranquillement. (Un moment de silence.) A votre étonnement, mylord, je vois que c'est vous qui n'aviez pas tout prévu. (Le Duc fait un mouvement de violence.) Vous êtes indigné, je le conçois ; mais à quoi vous serviriez de vous emporter ? Entre hommes d'état, entre hommes d'affaires comme nous, les paroles ne signifient rien : allons donc au fait, si vous le voulez bien. Puisque mylady a jugé à propos de tout vous dire, je m'expliquerai sans réserve. Je veux faire pour moi le plus possible, mais je n'ai aucune envie de vous faire du mal inutilement : je vais donc tâcher de trouver un compromis qui nous satisfasse tous les deux. Je ne vous parlerai plus de mes anciens projets, quoiqu'ils vous soient aussi favorables qu'à moi. Si vous le voulez, vous seriez, à la seule condition de m'accepter pour gendre, roi d'Irlande dans huit jours.

LE DUC.

Vous devriez vous rappeler, monsieur, que moi je n'ai jamais manqué à l'honneur, et dans ce que vous me proposez il y a une lâcheté et une trahison.

PATRICK.

Votre démarche, mylord, m'avait assez dit que vous ne vouliez pas accepter cette combinaison, et je ne n'en parlais que pour mémoire. Voici où j'en veux venir. Nous n'avons rien à gagner l'un et l'autre à nous faire la guerre ; et d'abord, pour l'affaire de famille, il est évident, d'une part, que je ne peux plus prétendre à la main de miss Annah ; de l'autre, qu'avec les lettres de mylady, je tiens dans mes mains l'honneur de votre nom. Quant à l'affaire politique, examinons-la sous toutes ses faces. Vous êtes averti qu'il y a un complot ; mais vous n'en connaissez ni les acteurs ni les dispositions ; vous ne tenez que le chef, dont vous savez bien, n'est-ce pas, qu'il n'y a rien à espérer pour rien. Que ferez-vous donc ? quelques arrestations ? mais quand elles tomberaient réellement sur des conspirateurs, il en resterait toujours assez d'autres pour accomplir la conspiration... Des recherches et une instruction ? mais, pendant ce temps, que ne pourrait-on pas faire contre vous ? Maintenant supposons le jour de la collision venu : vous avez pour vous la discipline et le courage, mais contre vous le nombre et le fanatisme. Le défitte vous fera perdre l'Irlande, la victoire vous coûtera une énorme quantité d'hommes et d'argent. L'événement, de toute manière, sera funeste à l'Angleterre, et par conséquent à son ministre. Pour moi, qui ne tiens pas au rôle de martyr, une arrestation, je l'avoue, ne peut être que nuisible, et la meilleure chance que m'offre un procès politique, c'est de n'être pas perdu. Le raison nous conseille donc à tous deux un arrangement : voyez si vous êtes disposé à accepter des propositions convenables.

LE DUC.

Puisque la nécessité me force à cette ignominie, je vous écoute.

PATRICK.

Parlons de vos affaires, d'abord : je vous ferai connaître le plan détaillé de la conspiration, le nom de tous les chefs, l'organisation de tous les affiliés, et le moyen de prévenir ou de déjouer toutes les attaques. Quant aux lettres, je vous les remettrai à une époque que je fixerai tout à l'heure... Êtes-vous satisfait ?

LE DUC.

Que demandez-vous pour cela ?

PATRICK.

D'abord un sauf-conduit.

LE DUC.

Solt !

PATRICK.

Ensuite un bon de vous sur la trésorerie pour la somme de 500,000 livres sterling; enfin la pairie.

LE DUC.

Vous, pair d'Angleterre ?

PATRICK.

Pourquoi non ? c'est bien la moindre chose, que, renonçant à la royauté, j'aie la seigneurie... Du reste, je ne puis rien rabattre de mes prétentions.

LE DUC.

Et comment cela s'exécuterait-il ?

PATRICK.

De manière à assurer les droits de chacun. Nous échangerons ici, quand vous le voudrez, le plan écrit de la conspiration contre le sauf-conduit et le bon sur la trésorerie. Je vous remettrai les lettres le jour où je serai nommé pair... Acceptez-vous ?

LE DUC.

Il le faut.

PATRICK.

Veillez écrire; je vais chercher les papiers que je vous dois.

Il installe le Duc à une table et entre dans son appartement.

LE DUC, écrivant.

« Ordre de laisser passer librement, et de protéger au besoin sir Patrick, secrétaire à la vice-royauté d'Irlande. »

PATRICK, rentrant.

Veillez ajouter : Et les personnes qui l'accompagneront.

LE DUC.

« Et les personnes qui l'accompagnent. »

PATRICK, revenant avec les papiers.

Tout y est et en bon ordre; il vous sera facile de vous y reconnaître, voyez : (Il montre en détail les papiers au Duc, qui a fini d'écrire, et les lui remet ensuite en échange du sauf-conduit et du bon.) Je remercie votre Grâce. Maintenant, si j'ai un conseil à lui donner, c'est d'agir rapidement et énergiquement, à ma manière : ces Enfants Blancs sont des hommes dangereux.

LE DUC.

Monsieur, le traité est conclu; je compte sur votre intérêt pour m'en garantir l'exécution.

Puisque vous trouvez moyen d'échapper toujours à la justice des hommes, c'est à celle de Dieu de vous punir.

PATRICK.

Vous avez raison, mylord. (Le Duc sort pendant que Patrick prononce ces derniers mots. Celui-ci se met à le suivre en disant :) Permettez que je reconduise votre Grâce.

Il sort aussi; Dick avance la tête avec précaution hors du cabinet, et, voyant le salon vide, y entre.

SCÈNE V.

DICK, seul.

O le traître ! ô l'infâme !... moi qui venais me mettre entre ses mains, il m'envoie sans doute le premier à la potence. Oui, j'irai à la potence, mais avant tu seras retourné en enfer, damné, ou il n'y a pas de bon Dieu... Par où m'échapper ?... par là ! (Il va à la porte du fond.) Non, c'est par là qu'il est sorti, et je l'entends revenir. Cette porte... (Il va à gauche) je ne sais pas où elle mène... C'est égal... en avant ! à la grâce de Dieu !

Il sort en courant.

SCÈNE VI.

PATRICK, seul, puis le PREMIER DOMESTIQUE.

Je me suis assuré que les soldats étaient partis, et que toutes les issues étaient libres; je puis sortir et Annah peut entrer. Quelqu'elle ne m'apporte plus en dot la perspective d'une couronne, elle n'en reste pas moins le plus beau parti de l'Angleterre. Et quand même il surgirait de ce côté quelque obstacle imprévu et infranchissable, j'aurai la pairie pour me retourner; de pair on peut devenir ministre, et l'ait à été puissant.

LE DOMESTIQUE.

Miss Annah vous attend dans cette chambre.

PATRICK, lui donnant une bourse.

Voilà les vingt livres... Les chevaux à la voiture à l'instant; emmène tout le monde pour l'aider, afin d'aller plus vite.

SCÈNE VII.

PATRICK, ANNAH.

PATRICK, allant chercher Annah dans sa chambre.

Chère Annah, vous êtes venue.

ANNAH.

Aimez-moi bien, sir Patrick. Vous voyez que pour vous j'abandonne tout.

PATRICK.

Soyez tranquille, ma bien-aimée, votre confiance sera récompensée par notre bonheur à tous deux.

ANNAH.

Mais qui donc a pu irriter ainsi ma mère contre vous ? et de quelles perfides insinuations s'est-on servi pour cela ?

PATRICK.

Vous ne savez pas quelle haine m'a suscitée mon attachement à l'Angleterre. Dans les luttes politiques, on se sert malheureusement de toutes les armes, et mes ennemis n'osant m'assaillir en face, l'épée à la main, sont venus m'attaquer par derrière, dans l'ombre, avec la calomnie ; rien ne m'eût mis à l'abri de leurs coups, si votre dévouement ne fût venu me sauver.

ANNAH.

Hélas ! je ne puis vous apporter que mon amour ; et de quel secours peut-il vous être dans ces tristes débats ?

PATRICK.

L'apparition d'un ange met les démons en fuite. O mon beau génie protecteur ! je serai heureux de devoir à votre intervention cette existence que je veux vous consacrer.

ANNAH.

Que faut-il que je fasse maintenant ?

PATRICK.

Puisque vous êtes venue, c'est que vous êtes résolue à tout pour mon salut ; n'est-il pas vrai ?

ANNAH.

Oui, à tout ce qui ne sera ni contre l'honneur ni contre mes parents.

PATRICK.

Permettez-moi, chère Annah, de m'étonner d'une réserve si inutile. Qui peut veiller avec un soin plus jaloux que moi à un honneur qui est désormais la moitié du mien ? Passons ce soir le détroit, et demain je ramènerai à vos parents leur fille toujours pure, dont un engagement irrévocable aura fait ma femme.

ANNAH.

Me marier sans le consentement...

PATRICK.

De votre mère ? Le seul moyen prompt de l'obtenir, c'est de le rendre nécessaire. C'est l'avis de votre père comme le mien.

ANNAH.

Quoi ! mon père...

PATRICK.

Je manque à la promesse que je lui avais faite de ne point vous révéler sa bienveillante complicité ; mais je sais que la délicatesse de votre âme souffrirait de la seule apparence d'une faute, et j'en veux pas laisser une épine à votre couronne nuptiale.

ANNAH.

Vous êtes bon !

PATRICK.

Votre père, vous le concevez, ne voudrait pas avoir l'air devant vous de blâmer votre mère et de contrarier ses volontés. Mais il est venu tout à l'heure en secret ici s'entendre avec moi sur l'exécution du projet que nous allons réaliser.

Tenez, vous connaissez son écriture : lisez.

Il lui présente les papiers qu'a signés le Duc.

ANNAH, lisant.

« Un ordre de laisser passer et protéger sir Patrick... »

PATRICK, continuant.

« Et les personnes qui l'accompagneront. » Et vous voyez la date. (Il lui reprend le papier et lui présente l'autre). Et celui-ci.

ANNAH, lisant.

« Trésorerie.... Cinq cent mille livres sterling ! »

PATRICK, lui représente le papier.

C'est votre dot, ma belle fiancée... et déjà elle m'appartient. Pensez-vous maintenant que votre père ne l'ait gardé toute sa confiance ?

ANNAH.

Mon ami, je n'ai jamais douté de votre parole.

PATRICK.

Fiez-vous donc à moi, maintenant comme toujours ; tout est prêt : les papiers nécessaires au mariage sont dans mon portefeuille en bon ordre, et j'entends piaffer les chevaux qui doivent nous conduire au port.

ANNAH.

Oh ! me pardonneras-tu, ma mère ?

PATRICK.

Elle nous bénira plus tard pour une désobéissance qui vous aura donné le bonheur. Venez.

ANNAH.

Vous êtes incapable de me tromper, n'est-ce pas, Patrick ?

PATRICK.

Comme vous êtes incapable de m'abandonner, Annah.

ANNAH.

Partons donc, et rappelons-nous que Dieu entend toutes nos paroles.

PATRICK.

Oui, partons ; partons ; ne perdons point de temps.

Il l'entraîne vers la porte du fond, qui s'ouvre, et laisse voir sir O'Neil debout, deux épées nues à la main.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, O'NEIL.

O'NEIL.

Un instant, monsieur.

ANNAH, reculant, avec un cri.

Ah !

PATRICK.

Sir O'Neil ici !

O'NEIL.

Vous ne m'attendiez pas, n'est-il pas vrai ?

PATRICK.

Que voulez-vous, monsieur ?

O'NEIL.

Deux mots et votre vie.

PATRICK.

C'est un guet-apens. Hô! hô!...

O'NEIL, *faisant un pas vers lui.*

Pas un cri, ou je vous tue sur la place à l'instant.

PATRICK, *saisissant une chaise.*

Est-ce un assassinat ? alors attaquez ; je me défendrai, comme contre une bête sauvage, avec un bâton. Est-ce un duel ? alors donnez-moi une épée et battons-nous ; seulement faisons vite, je suis pressé.

O'NEIL.

Je le vois bien, et c'est pour cela que je ne me presserai pas. Ce n'est point un bâton, comme vous dites, qui m'empêcherait de vous égorger si j'en avais envie ; mais les hommes de ma sorte laissent l'assassinat à ceux de la vôtre. Je veux bien vous faire l'honneur de me battre avec vous, mais je veux me donner auparavant la satisfaction de vous dire ce que je pense de vous.

PATRICK.

Miss Annab, puisque rien ne peut arrêter la violence de cet homme, retirez-vous dans cet appartement.

O'NEIL.

Je vous demande pardon, miss Annab ; il faut que vous restiez ici, pour connaître l'homme que vous m'avez préféré, que vous préférez à votre famille ; car il vous enlevait, si, en venant punir une de ses infamies, je n'étais arrivé à temps pour en prévenir une autre. S'il veut vous faire retirer, ce n'est point pour vous éviter la vue du sang, croyez-bien, mais pour vous empêcher d'entendre ce que j'ai à lui dire... Ah ! je conçois que cela vous paraisse dur, monsieur le secrétaire d'Irlande, de subir mes volontés et mes accusations. Vous n'êtes point accoutumé à ces façons d'agir, et comme vous ne prenez pas la peine de croire à Dieu, vous manquez d'humilité ; je sais que vous êtes de ces hommes à qui l'on ne peut dire la vérité qu'une épée dans chaque main, et vous voyez que, dès la première fois, j'ai pris mes précautions.

PATRICK.

Monsieur !

O'NEIL.

Je ne vous permets point la parole. Silence !

ANNAH.

Par pitié pour moi, monsieur....

O'NEIL.

Miss Annab, vous aurez à me remercier, quoi que je dise, car ce sera pour démasquer un infâme qui vous a trompée, et quoique je fasse, car ce sera pour vous sauver d'un scélérat qui vous perdrait ; et si la leçon est sévère, si le bien-fait est effrayant, ce ne sera point ma faute.

ANNAH.

Que va-t-il dire ?

PATRICK.

Mais en finirez-vous, monsieur ?

O'NEIL.

Où, et en deux mots... Miss Annab, j'étais l'ami

de cet homme ; pour lui conserver la vie, j'ai renoncé à la puissance et à la gloire. Cet homme, qui se disait aussi mon ami, a eu connaissance de ce que j'avais fait pour lui. Savez-vous comment il m'en a récompensé ? Il est allé persuader à votre père que la duchesse, enlevée et enfermée par ses ordres à lui, avait été assassinée par les miens.

ANNAH.

Oh ! ce n'est pas possible, cela !

PATRICK.

Vous ne le croyez pas, Annab.

O'NEIL.

Demandez à votre mère.

ANNAH.

Patrick, qu'avez-vous à répondre ?

PATRICK.

Qu'il ment.

O'NEIL.

Et quand il m'a eu fait chasser comme un mal-faiteur qu'il était, il m'a, Dieu sait par quels moyens, enlevé le cœur de la femme que j'aimais, de la seule femme que je pourrai aimer, hélas ! me volant ainsi le bonheur après l'honneur.

ANNAH, à Patrick.

Mais justifiez-vous donc, monsieur.

PATRICK.

Comment voulez-vous que je me justifie, le couteau sous la gorge ?

O'NEIL.

N'est-ce que cela ? Miss Annab, je vous ai montré que cet homme était un calomniateur et un bandit, et il va vous montrer lui-même qu'il est un lâche.

PATRICK.

Moi ?

O'NEIL.

Oui, toi qui ne crois point à une autre vie, tu dois trembler pour celle-ci. Et maintenant que, ne pouvant te faire rougir de honte, je t'ai fait écumer de rage, je suis curieux de voir quelle figure te donne la peur.

PATRICK.

Une épée, et tu verras.

O'NEIL, *lui jetant une de ses épées.*

Ramasse, si tu l'oses.

PATRICK, *ramassant et embrassant l'épée.*

Merci ; ah ! merci.

O'NEIL.

En garde !

ANNAH.

Arrêtez !

PATRICK.

Soyez sans inquiétude, miss Annab ; j'ai une épée maintenant, je le tiens.

ANNAH.

Arrêtez, au nom du ciel ! Sir O'Neil, persistez-vous à soutenir que ce que vous venez de dire est vrai ?

O'NEIL.

Oui.

ANNAB.

Et vous, sir Patrick, que c'est faux ?

PATRICK.

Oui.

ANNAB.

Oseriez-vous tous deux l'affirmer sur l'honneur ?
O'NEIL et PATRICK *ensemble*.

Oui.

ANNAB.

Il y en a donc un de vous deux qui ment. Un meurtre ne prouve rien ; jetez là vos épées, et accompagnez-moi tous les deux.

O'NEIL.

Où donc, miss Annab ?...

ANNAB.

Devant mon père ; il jugera.

O'NEIL.

C'est impossible maintenant : l'homme qui recule devant l'ennemi qu'il a provoqué est un lâche.

ANNAB.

Et celui qui recule devant la preuve d'une accusation infamante est un calomniateur. Quel que soit maintenant celui de vous deux qui refusera de me suivre, je le regarde comme convaincu de mensonge, et je le méprise.

O'NEIL.

Eh bien, qu'il vous suive, miss Annab, et je vous suivrai.

ANNAB.

Venez, Patrick.

Elle lui prend le bras.

PATRICK, *immobilisé*.

Eh bien, sir O'neil, lequel de nous deux a eu peur le premier ?

O'NEIL, *avec colère*.

Vous l'entendez, miss.

ANNAB.

Patrick, au nom de l'affection que je vous avais vouée, au nom de l'amour que vous m'avez juré, je vous prie, et, au nom de l'honneur, je vous ordonne de me suivre.

PATRICK.

Tout à l'heure.

ANNAB.

A l'instant même, ou je croirai qu'il a dit vrai.

PATRICK.

Eh bien, puisque nous en sommes là, croyez ce que vous voudrez et laissez-moi ce qui me reste, la vengeance.

ANNAB.

Ah ! ma mère avait donc raison. Vous êtes donc, vous que j'aimais si follement, un homme sans cœur et sans foi. Mais non, non, cela ne se peut pas ; il y a quelque erreur dans tout cela, n'est-ce pas ? Justifiez-vous, Patrick, justifiez-toi...

par un mot, je croirai tout. (*Un silence.*) Rien ! et c'est pour lui que j'abandonnais ma famille, et c'est pour lui que j'ai repoussé, que j'ai fait souffrir le plus noble des hommes... Je vous demande pardon, ma mère ! Sir O'Neil, je vous demande pardon.

Elle tombe à genoux devant sir O'Neil.

O'NEIL, *la relevant*.

Annab, Annab, je vous remercie ; vous avez tout réparé d'un mot.

ANNAB, *prenant son bras*.

Reconduisez-moi chez mon père, monsieur.

PATRICK.

Vous ne sortirez d'ici, vous, Annab, qu'avec moi pour aller à l'autel, et toi, mon pauvre baronnet, qu'avec un prêtre pour aller en terre.

O'NEIL.

Fanfaron !

PATRICK.

C'est déjà moins que lâche, j'ai gagné dans ton estime ; mais je ne suis pas plus fanfaron que lâche, entends-tu bien ? On ne se jette pas impunément dans l'ancre du lion : tu es venu m'insulter en face de ma fiancée, et je te jure que chacune des syllabes que tu as prononcées te coûtera une goutte de sang.

O'NEIL.

Non, ce n'est pas moi qui dois succomber ; je combats pour le bon droit, et il y a une justice divine.

PATRICK.

Voyons donc.

Ils croisent le fer.

ANNAB.

Au secours ! au secours !

PATRICK, *se battant sur la défensive*.

Silence, Annab ! ne troublez pas ce jeune homme ; il a besoin de toute sa tête.

ANNAB, *d'une voix éteinte*.

Au secours !

Voyant O'Neil attaquer Patrick avec fureur, elle tombe à moitié évanouie contre la muraille, sans proférer un nouveau cri.

PATRICK.

Pas mal dégagé... Mais que dites-vous de la parade, mon maître ? A mon tour. (*Il attaque et presse sir O'Neil, qui recule. [O'Neil chancelle et laisse tomber son épée].*) Désarmé, en ma puissance... Eh bien ! avant de mourir, dis-moi s'il y a un Dieu.

Il avance l'épée tendue sur O'Neil, qui l'attend, pâle, mais tranquille, appuyé contre la porte de droite. La porte s'ouvre ; Dick, armé d'un pistolet, par-dessus l'épaule d'O'Neil, ajuste Patrick, qui s'arrête stupéfié. Des Enfants Blancs armés se précipitent de tous côtés dans la chambre.